

00  
18

00  
L

VI.  
Gefährliche

№ 8409 \*



LE TEST,  
OU  
CRITIQUE  
DU  
NOUVEAU MINISTERE  
BRITANNIQUE,  
OUVRAGE  
TRADUIT DE L'ANGLAIS.



A LA HATE,  
De l'Imprimerie de H. SCHEURLEER, F. Z.  
& se trouve à Berlin, chez Etienne de  
Bourdeaux, & à Francfort, chez  
les Frères van Duren.  
M.D.C.C.LVII.

LE TEST  
OU  
CRITIQUE  
DU  
NOUVEAU MINISTRE  
BRITANNIQUE  
OUVRAGE  
TRADUIT DE L'ANGLAIS

A L'ANNEE  
De l'Impression de H. Schaeffer, F. N.  
& se trouve a Berlin, chez M. Schaeffer,  
Boulevard de la Charité, n. 10.  
Les Libraires ont aussi  
M. D. COFFIN

139,

# AVERTISSEMENT PRELIMINAIRE.

---

LE *Test* est attribué à Monsieur Fox, ci-devant premier Secrétaire d'Etat de la Grande-Bretagne, qui s'est fait la Réputation d'être versé dans les affaires. Il est devenu, par le changement arrivé dans le Ministère, l'Antagoniste déclaré de Mr. Pitt, & un censeur severe de sa conduite. Voilà l'origine du present ouvrage, intitulé le *Test*, qui est une Critique du nouveau Ministère. Comme nous ne doutons point que le Public ne fasse un accueil favorable à un ouvrage si intéressant, nous en donnerons la suite à mesure qu'elle paroîtra en Angleterre.

Un des amis de Mr. Pitt, ayant pris sa défense dans un ouvrage intitulé

## AVERTISSEMENT.

The Con-Test, nous en donnerons aussi  
la Traduction, afin de mettre le Public  
en état de juger.

LE

# LE TEST.

*Ambition, like a mad tempestuous sea,  
Swell'd him above the bounds of wise dissem-  
bling,  
And ended all our hopes of future freedom.  
Justice and Liberty! Farewell for ever. (\*)*

**L**E Titre qu'on trouve à la tête de cet ouvrage, ne préviendra pas, sans doute, les Anglois, en faveur de l'Auteur. Le Public, qui s'est livré depuis quelque tems à une combinaison ridicule d'idées, persuadé qu'étant anonyme, il a été fait sous les auspices de ce Patriote dont le nom vivra à jamais dans l'Histoire, & qu'on pourroit comparer ce titre à la montagne, qui, après avoir été longtems dans les peines de l'enfantement, accoucha enfin d'une souris; le Public, dis-je, regardera tous les jours où le *Test* paroîtra, comme des jours malheureux, & lui fera un fort mauvais accueil.

On avoit de grandes espérances lorsque ce malheureux citoyen entra dans le Ministère; mais le masque est tombé: semblables à ces insectes qui naissent de la rosée du matin, & qui pé-

rissent

(\*) Voyez le Duc de Buckingham dans son *Jules Cæsar*.

riffent au coucher du Soleil, les belles qualités qu'on admiroit dans ce Ministre lorsqu'il prit le timon des affaires, sont enfin évanouies.

J'ai cependant encore quelque espérance de me justifier auprès de ceux qui me liront, quoique ce fameux Politique ait fait jouer tous les ressorts possibles pour décrier les pièces où l'on prenoit ma défense. Mes espérances sont fondées, sur ce que les Auteurs qui se sont associés pour publier cet ouvrage, ne l'ont point fait par l'envie d'écrire, mais s'y sont déterminés dans la vue d'ouvrir les yeux au Public. Ils n'ont eu d'autre dessein que de marcher sur les traces des Steels, des Addison, des Ducs d'Argille & de tous ces illustres & zelés Patriotes qui embrasserent le parti des Wighs, & de ceux qui s'opposèrent de toutes leurs forces à une faction qui se forma la dernière année du Regne de la Reine Elizabeth : triste époque, où des Hommes d'une capacité reconnuë, mais dangereuse à la Patrie, usurperent une autorité, dont ils auroient du être les défenseurs, & dont malheureusement ils abusèrent.

Le but qu'on se propose dans les feuilles présentes, est donc de prévenir, s'il est possible, de semblables malheurs, & d'exciter l'attention sur les intérêts du Roi & ceux de  
le

## L E T T R E S.

la Nation. Cet ouvrage a été entrepris sans prévenir le Public, & même sans s'y être préparé, parceque la Crise présente ne souffroit point de retard, & que tout bon citoyen est obligé de dire sincèrement, & sans détour, son sentiment. Nous ne nous proposons point ici de jeter l'allarme dans les esprits: non braves Anglois! notre dessein n'est point tel; vous êtes déjà assez sensibles à vos calamités. Nous ne prenons point la plume pour exposer à vos yeux, le deshonneur dont la Nation s'est couverte: cette démarche seroit inutile, à-peine se trouveroit-il un seul Homme parmi vous, qui ne sente vivement le poids des malheurs de sa Patrie. Il n'est pas nécessaire non plus, de faire naître une fermentation dans les esprits; car elle n'est, peut-être, déjà que trop grande parmi vous.

Nous ne voulons donc que prescrire des justes bornes à votre zèle, & vous enseigner les moyens de rendre utile à la Patrie, cet esprit qui vous anime. Il seroit à souhaiter, pour parvenir à cette heureuse fin, que tous les Hommes, de quelque rang & de quelque qualité qu'ils soient, y concurreussent. Les Politiques, & nos Ministres sur-tout, devoient se souvenir qu'ils donneront, dans ces malheureuses circonstances, les preuves les moins équivoques de leurs passions, des vûes qu'ils se proposent, & des principes de leur Politique. On se for-

mera une juste idée de leur caractère, par la conduite qu'ils tiendront dans ces tems fâcheux. Si on découvre dans leurs action des marques d'une ambition demesurée, ils se couvriront d'un deshonneur ineffaçable. Si, au contraire, ils donnent des preuves d'honneur & de probité pendant le cours de leur Administration, ils recevront ce tribut le louange, qu'un peuple reconnoissant ne manque jamais de payer aux actions qui ont leur principe dans la droiture, dans la moderation, & dans un vrai zèle pour l'honneur du Roi & pour l'Intérêt de la Patrie.

Mais peut-on dire avec verité, que nos compatriotes aient eu, dans le cas présent, cette louable précaution? On les a vus se disputer, il y a peu de jours, les depouilles d'une Nation prête à succomber sous le poids de ses malheurs. Et, pendant tout-ce tems-là, il ne s'est pas trouvé un seul Ministre qui ait pris connoissance des affaires publiques. Nos ennemis n'en ont pas agi ainsi; ils ont fait jouer les ressorts de la Politique la plus raffinée, & ont dressé le plan des conquêtes qu'ils méditent. L'intérêt de la Nation est entièrement oublié: une Faction s'est formée, & a assiegé le trône, foulant aux pieds les sentimens de respect & de vénération si legitiment dûs à un Roi, que son grand age seul devoit faire respecter.

Si quelqu'un s'est attiré, par ses manières populaires, l'affection du Public, jusqu'au point d'occasionner cette confusion, & que pour réussir plus sûrement dans ses projets ambitieux, il se soit couvert du nom précieux de patriotisme, & se soit paré du prétexte specieux d'honneur & de probité, ne souffrons pas qu'il profite de nos malheurs dans un tems si critique, pour fortifier son parti au dépens du Public; ne le laissons point emporter par la force d'une imagination dangereuse à l'Etat; ne permettons pas qu'il entretienne des animosités personnelles & des averfions indignes d'un honnête homme. Qu'il confidere, que l'affection populaire est toujours fondée sur les passions d'un peuple, dont l'inconstance est semblable à celle de cet élément qui environne notre Isle. Qu'il fasse attention, qu'il n'est plus tems de disputer; que le feu fait des progrès rapides, & qu'il n'y a que le plus prompt secours qui puisse nous garantir d'un embrasement général; qu'il doit en un mot conférer avec des personnes qui ont du bon sens & de la capacité, sur les moyens d'arrêter la violence des flammes, à-moins que, comme Swift, dans le Voyage de Guliver, il trouve en lui les moyens de le faire seul. Comme cette supposition paroît absurde, l'on doit espérer qu'il ne fera point le Don Quixote dans une occasion si importante, qu'il ne se battra point

contre l'air, & qu'il ne fera point effraïé par des objets imaginaires, dans un tems où des réalités demandent toute son attention. On a tout lieu de croire, qu'il ne fera point dire un jour, qu'il a mis une couronne d'épines sur la tête respectable d'un Roi, dont le grand âge ne diminue point l'activité pour l'intérêt public, lui qui s'est élevé dans quelques occasions avec tant de force, & d'une manière si pathétique, contre ceux qui *sémoient des épines sur l'O-reiller du Souverain.*

Si son enthousiasme ne lui permet pas de faire ces réflexions, qui certainement feront une vive impression sur tous les cœurs qui ont encore quelque degré de sensibilité, toute la Noblesse ne doit-elle pas se réunir aujourd'hui, faire tous ses efforts pour conserver les loix fondamentales de l'Etat, soutenir les droits & les privilèges de la Nation, prévenir un pouvoir arbitraire? Doit-on confier toute l'autorité à un seul Homme, quelque mérite qu'il ait, & quel que soit sa naissance. Car, pour dire librement & sans détour ce que je pense sur cette matière, il n'y a point d'Homme qui puisse décider, sans un esprit prophétique, si un Cornete de Cavalerie, qui dans l'espace de vingt ans s'est élevé, par son propre mérite, au grade de Général, en fera les fonctions avec honneur. Par la même raison, peut-on décider, je dis plus, peut-on même se flatter, que celui

celui qui s'est chargé seul du poids des affaires publiques, viendra about de ses fins, & remplira dignement les devoirs & les fonctions de son Ministère? Je fais que le peuple, en général, lui rend justice sur son désintéressement; mais cette belle qualité doit-elle nous faire conjecturer qu'il est exempt des autres passions? Cette inflexibilité qu'on lui connoit, n'a-t'elle point pour principe un désir déreglé de puissance & d'autorité, ou une ambition sans bornes, ou enfin quelque autre passion turbulente & dangereuse?

Une trop grande autorité, ou pour mieux dire, le Despotisme, fera bientôt naître de la jalousie dans l'esprit des Anglois; & cela doit nécessairement arriver lorsqu'un sujet veut détruire les Loix fondamentales de l'Etat, & empiéter sur les Droits & les Privilèges de la Nation. Qu'un, deux, ou trois particuliers s'emparent seuls des renes du Gouvernement, c'est alors un vrai esclavage; & nous gemissons sous la plus honteuse Tyrannie, si nous souffrions qu'un tel Despotisme s'introduisît dans notre Isle. Notre fameux *Cicéron Anglois*, peut-il se flatter de nous réduire à ce triste état pendant son Ministère? Peut-il supposer qu'on n'ouvrira pas les yeux, s'il veut s'élever à un tel degré d'autorité, & qu'on ne fera pas un examen rigoureux de toutes ses actions?

On se rappellera les liaisons qu'il s'est faites autrefois dans les tavernes, & le Présent que la Duchesse de Malborough lui fit pour le récompenser de son enthousiasme. On aura toujours présent à l'esprit la conduite qu'il a tenue, dans deux occasions, au sujet des Troupes Hanoveriennes: on l'a vu dans une session du Parlement, s'opposer à ceux qui vouloient faire venir ces Troupes en Angleterre, & il a proposé lui-même un Bill l'année suivante pour les y faire venir. Tout le monde se refouvoient de son air embarrassé dans cette occasion; & sa basse complaisance pour les ordres de deux Ministres unis par les liens les plus étroits de la Nature, ternira à jamais ce patriotisme qu'il vante tant; d'autant plus que tout le monde sait qu'on a jetté sous leur Ministère les fondemens de notre ruine, qui a commencée depuis 1749 jusqu'en 1755. On demandera, & avec raison, où étoit notre Orateur Britannique lorsqu'on proposâ le Bill touchant les mariages, & auquel s'opposèrent les plus habiles politiques qui étoient alors dans le Royaume? Où étoit, dira-t-on, le Défenseur de nos loix & de nos privilèges, lorsqu'il apprit, comme certainement il le fut d'un de ses proches parens, qui avoit pour-lors séance dans le conseil du Commerce, qu'on demandoit à voir les Mémoires qu'on avoit reçus de nos Colonies

nies

nies en Amérique, & qu'un certain Duc, qui demouroit proche de *Lincoln's inn Fields*, les avoit soustraits à la connoissance du Public ? pourquoi ne s'est-il pas élevé contre ce trait de perfidie ? il se seroit montré dans cette occasion un vrai Patriote, & auroit fait voir qu'il avoit véritablement à-cœur les intérêts de sa Patrie: il s'est remis, à-la-vérité, de ses emplois, douze ou quinze Mois après qu'il eut jetté, de concert avec les autres Ministres, les premiers fondemens des malheurs qui nous accablent; mais cette demission ne peut justifier son peu de zèle à soutenir les intérêts de la nation, pendant qu'il fut dans le Ministère & qu'il toucha les appointemens attachés à la place qu'il occupoit. Le refus qu'il fit de recevoir les gratifications qu'un Prince (a), à qui l'Angleterre payoit des subfides, voulut lui faire, est-à-la vérité une action louable & une preuve d'un grand desintéressement; mais, enfin, quel avantage son Roi & sa Patrie ont-ils retiré de cette délicatesse de sentimens qu'on vante tant ?

J'ai représenté toutes ces choses sous le point de vuë le plus avantageux, parceque j'estime infiniment les grands talens de cet illustre Patriote. Je souhaite qu'il reponde à l'idée avan-

ta-

(a) Le Roi de Sardaigne.

tageuse qu'on a de lui, & qu'il soutienne cette reputation qu'il s'est faite, & même qu'il y ajoute un nouveau lustre. Il reussira certainement, s'il est juste, équitable, impartial, modéré; s'il dresse le plan d'une bonne Administration; s'il fait jouer les ressorts secrets de cette saine politique qu'il possède au suprême degré, si l'on en croit ses partisans; si en un mot, toutes ses démarches sont dirigées par la justice, par l'équité & par la sagesse: car toute action qui n'a pas ces vertus pour base, n'est que phrenesie & confusion. S'il veut éviter les reproches qu'on lui fait, & se mettre à couvert des soupçons que son ambition a fait naître, il faut qu'il écoute les vœux de la Nation; elle le prie d'oublier toute animosité personnelle. Cette même Nation, qui s'est élevée avec tant de force contre le dernier Ministère, dans lequel elle ne trouvoit aucun talent, le supplie de consulter les membres du Parlement qui se sont distingués par leurs talens politiques, & de profiter de leurs lumières, pour prévenir plus efficacement les malheurs dont la Patrie est menacée. Si notre Demosthène trouve quelqu'un en état de partager avec lui le pesant fardeau dont il s'est chargé, & de remplir avec honneur, un département, cette Nation qui l'a élevé au plus haut période de grandeur, lui demande en grace, de ne point

point priver son Roi & sa patrie des bons services qu'un habile homme pourroit lui rendre dans la fâcheuse crise où elle se trouve. C'est le moyen le plus sûr pour remettre tout dans l'ordre, rétablir notre credit, ranimer la constitution devenu languissante, assurer notre Commerce, protéger les possessions de la Grande-Bretagne, tirer quelque utilité de la plûpart de nos vaisseaux qui deperissent dans les ports, repandre la terreur parmi nos ennemis, & rétablir l'honneur de la Nation Britannique.

Je finirai cette feuille par une remarque : savoir, qu'on aura une haine immortelle pour le nom de ceux qui pendant la dernière guerre avec la France & l'Espagne, lorsque la Rebellion leva l'étendard dans le cœur de l'Angleterre, assiégèrent en 1746. le trone comme des Janissaires, insultèrent aux malheurs d'un Roi respectable à tous égards, & profiterent de ces malheureuses circonstances pour se rendre Maitres absolus, & commander avec empire. Si quelqu'un vouloit imiter aujourd'hui la conduite de ces traitres & de ces perfides, & faire un abus indigne de l'affection du peuple qu'il auroit su gagner, il doit se souvenir que son nom fera en horreur tant que l'Angleterre subsistera. C'est une vérité incontestable, que toutes les fois que la Patrie est menacée

nacée

née de quelque danger, ou qu'il s'éleve une  
 sedition, tout bon Citoyen doit faire tous ses  
 efforts pour rétablir la paix: voila son pre-  
 mier devoir. Il faut s'appliquer ensuite à re-  
 former les abus qui se sont glissés dans le Mi-  
 nistère & qui ont été la source des malheurs de  
 la Nation.

Le félicité de ce siècle par une république  
 avoir, qu'on aura une haine immortelle pour  
 le nom de ceux qui pendant la dernière guer-  
 re avec la France & l'Espagne, lorsque la Re-  
 publique leva l'étendard dans le cours de l'an-  
 née 1746, le nom comme  
 des Français, indolents aux malheurs d'un  
 Roi respectable à tous égards, & ignorant  
 de ces malheurs circonstanciés pour le ren-  
 dre Malice adouci, & combattu avec un  
 pie. Si quelqu'un veut imiter un grand  
 la conduite de ces sages & de ces braves,  
 & faire un usage sage de l'indépendance de son  
 pie qu'il aura le moyen, il doit le souvenir  
 que son nom sera en honneur tant que l'An-  
 glettre subsistera. C'est une vérité inconnue  
 telle, que toutes les fois que la Patrie est me-

LE TEST. II.

*Nature has made man's breast no Windores,  
To publish what he does within doors;  
Nor what dark secrets there inhabit,  
Unless his own rash folly blab it.*

Hudibras.

**L** étoit absolument nécessaire de faire un changement dans le Ministère & dans les mesures prises pour la défense de l'Etat, lorsqu'on a vu la Grande-Bretagne deshonorée, ses possessions les plus considérables envahies par l'ennemi; le sabre de la France, insatiable du sang Americain, a porté la désolation dans nos plus riches Colonies, dont-elle a fait la Conquête, & nous étions enfin devenus le jouet & la risée de toutes les Cours de l'Europe. Nous avons eu la consolation de voir que notre Très Gracieux Souverain a écouté dans ces malheureuses circonstances, la voix de la Nation, dont il fait la règle de son Gouvernement, & qu'il s'est rendu à ses vœux. Ce changement a fait naître de douces esperances: chacun s'est flaté que les choses changeroient de face sous le nouveau Ministère, que la paix & l'union suc-

B

ce-

cederoient aux troubles & aux diffensions qui ont agité la Patrie depuis quelque tems, que les préjugés, le ressentiment, les animosités personnelles, & les vûes d'intérêt, ces appanages inseparables de la Faction & de l'esprit de parti, disparoistroient; que les nouveaux Ministres en un mot, confereroient avec les plus habiles politiques de la Grande-Bretagne, sur les moyens de rendre à la Nation, cette splendeur & cet état de santé, comme dit le Lord Clarendon, dont elle a joui autrefois.

Tout le monde convient qu'il s'étoit formé une Faction contre l'ancien Ministre, & que la Nation, gagnée, seduite, ne lui trouvoit aucune capacité. Il étoit naturel de penser, que ceux qui prenoient la place des Ministres disgraciés, alloient donner dès le commencement de leur Administration, des preuves eclatantes de ces grands talens, de cette experience consommée, de cette parfaite connoissance des affaires qu'on leur supposoit. On ne s'attendoit pas qu'un seul homme, de concert avec ses parens & ses amis, s'empareroit des reines du Gouvernement: on esperoit, au contraire, que les plus habiles politiques & les vrais amis de la Patrie, partageroient l'autorité avec lui, & que tous les esprits se reuniroient pour la Cause commune. On n'avoit aucun soupçon, (He pouvoit-

on

on en former quelqu'un) qu'on se disputeroit les dépouilles d'un peuple malheureux & prêt à succomber sous le poids de sa disgrâce: jamais on ne se seroit imaginé, que ceux qui sont en place, fussent assez teméraires pour environner le trône (je le respecte) comme des Janissaires, & profiter de nos malheurs & de l'affection & de la confiance du peuple qu'ils se sont acquises par leurs manières populaires, à dessein d'envahir toute l'autorité & d'établir le Déspotisme.

*Dominatio paucorum* (c'est à-dire, la tyrannie d'un petit nombre) commençoit à se faire sentir: on s'en est apperçu; la Faction a été découverte, mais on n'a pu venir à bout de la détruire. C'est pourquoi l'Auteur du *Test* est autorisé à s'écrier après un ancien Romain, *Qui sunt hi qui rem publicam occupaverunt?* Qui sont ces hommes ambitieux qui se sont élevés au-dessus de leur Souverain & qui se sont rendus Maîtres de la Patrie? Le peuple, zélé pour l'intérêt de la Nation, & toujours prêt à ouvrir sa bourse pour fortifier la partie animée du Gouvernement, est en droit de réclamer le service de ceux qui ont de l'expérience & une capacité reconnue. C'est même le seul moyen qui nous reste pour relever la dignité de notre Conseil, pour faire échouer nos ennemis dans leurs projets ambitieux.

tieux, & pour rétablir l'honneur de la Nation.

Comme nous avons tout lieu de craindre, dans les malheureuses circonstances où nous nous trouvons, la destruction entière de la Patrie, on ne doit point être surpris, si, à l'exemple de *Tacite*, nous suivons les Ministres dans toutes leurs démarches, & si nous tâchons de connoître le vrai motif de leurs actions. Notre dessein, en commençant ces feuilles, a été de découvrir le principe qui les fait agir, de démeler les passions qui les remuent & d'approfondir tout le mystère de leur conduite. Nous les prévenons que nous ne quitterons point la plume, tant que leur conduite sera suspecte, & qu'il paroîtra nécessaire de mettre le public en état d'apprécier leur mérite. Notre examen sera libre & impartial, & nous jugerons de leur vrai Caractère par leurs actions. Si des hommes pleins d'ambition laissent entrevoir quelques noirs projets, nous ne craindrons point de les publier, & de nous opposer à leurs entreprises. Jamais nous ne serons la dupe de l'affabilité & des manières populaires de qui que ce soit: nous avertirons nos Compatriotes de se tenir en garde contre les apparences trompeuses d'un Patriotisme affecté.

Nos Pilotes, chargés de la conduite du  
Vaif-

Vaifseau, ne doivent donc pas trop se fier sur les bouffées de vent, qui semblent remplir leurs voiles. Le vent peut changer tout à coup, & les faire échouer avant qu'ils arrivent au port. Car, comme dit le Chevalier Richard Steel dans la *crise*, (*pamphlet* qu'on peut certainement citer aujourd'hui,) lorsqu'il y a une fermentation parmi le peuple, & qu'une Faction, formée pour le bien général, s'est fortifiée, les Chefs qui ont un mérite réel, peuvent se flatter de se soutenir dans leurs postes. Mais un Bâtiment, élevé sur un fondement aussi fragile que l'est la FAVEUR DE LA MULTITUDE, tombera & sera détruit de fond en comble, parceque ses fondemens ne sont pas solides.

Plus nous réfléchissons sur le caractère de notre fameux Orateur, plus nous sommes persuadés qu'il n'agira pas de concert avec cet homme si connu par l'étendue de son génie & par sa grande capacité, que ses ennemis même regardent comme le seul Membre de l'ancien Ministère, qui eût un mérite réel, & qui n'ait contribué en rien aux malheurs qui accablent la Nation. Non, notre nouveau Démofthène ne partagera point l'autorité avec cet homme célèbre, parcequ'il craint que le Public ne lui attribue une partie de l'honneur d'une bonne Administration. Il ne se trompe pas:

sa bonne Constitution & fanté le mettant en état de travailler avec une ardeur infatigable aux affaires de l'Etat, il auroit au-moins l'avantage de passer pour le plus actif & le plus vigilant de tous les Membres du Ministère. Notre *Cicéron Britannique*, peut-il nourrir une si basse jalousie? Le Patriotisme peut-il admettre de tels principes?

L'Amirauté a passé pour être la principale cause de nos défaits & de nos malheurs. Dans ce cas, ne devoit-on pas s'attendre à voir, à la tête de la Marine, un homme d'expérience & d'une capacité reconnue? Auroit-on pu se persuader qu'on n'auroit fait attention qu'à la naissance pour remplir un poste d'où dépend la sûreté du Commerce & l'honneur de la Grande-Bretagne? Un des premiers Pairs du Royaume, qui n'a jamais été dans le Ministère & qui n'a aucune connoissance de la Navigation, devoit-il présider dans le Conseil de l'Amirauté? N'est-il pas naturel de demander la raison d'un tel avancement? Je crains bien qu'on n'en puisse alleguer aucune, à-moins qu'on ne dise qu'il est uni par les liens du sang, à notre GRAND HOMME. Mais que devient alors ce Patriotisme tant vanté? Ne cede-t-il pas dans cette occasion à l'amitié particulière?

Pour justifier un si beau choix, on dira  
peut-

peut-être, qu'un certain Amiral qu'on a fait venir de la Méditerranée, aidera notre Mylord de ses Confeils. Mais ne pourroit-on pas demander, si un homme qui a été absent pendant sept ans, & qui étoit suspendu dans des tems qu'il fut choisi pour cet emploi, est capable d'être le Sur-Intendant de l'honneur du Pavillon Anglois? Ne peut-on pas faire un crime à cet Illustre SAGE, d'avoir élevé à ce grand poste, un parent, un ami qui n'a aucune des qualités requises pour en remplir dignement les fonctions? Ce fameux MINISTRE peut-il donner une préférence si marquée à sa famille sur tous ses Compatriotes, sans se rendre coupable de partialité?

Nous avons déjà vu plaider dans une Cour de justice, un des principaux Seigneurs de la Grande-Bretagne: nous avons été temoins de son ignorance & de son incapacité. Une telle conduite nous surprend & doit nous faire dire avec Salluste: considerez, Messieurs, s'il est de votre intérêt qu'on confie les principaux Emplois à des hommes distingués par leur naissance & par le rang qu'ils tiennent dans l'Etat, mais qui n'ont aucune connoissance des affaires, qui hésiteront à tout moment à cause de leur ignorance & de leur incapacité, qui toujours incertains, irresolus, seront à la fin obligés de

prendre un homme du commun, qui leur enseigne les Loix & les coutumes de leur office & qui les instruisse de leurs devoirs. *Quæso, reputate cum animis vestris, num id mutari melius sit, si quem ex illo globo nobilitatis ad hoc, aut aliud tale negotium mittatis, hominem veteris prosapia, multarum imaginum & nullius stipendii, scilicet, ut in re tantâ ignarus omnium trepidet, festinet, summat aliquem ex populo monitorem officii sui.*

Si on public à son de trompette, par tout le Royaume, qu'il ne peut absolument resulter aucun bien de la conjonction avec quelques Membres de l'ancien Ministère, certainement notre ORATEUR n'agira jamais de-concert avec l'Auteur de la Lettre au Magistrat de la Comté de Kent, contre lequel on a porté plusieurs accusations. Cependant, comme il n'ignore pas que le Lord, interressé dans cette affaire, citeroit pour sa justification, le droit que le Roi a de donner un *noli prosequi*. Il devroit fonder son ressentiment & sa haine sur des fondemens plus solides. Mais l'Antipathie que le zélé Patriote a pour les Delinquans, est si grande, qu'ils ne pourront jamais vivre en bonne union; il est même à craindre, que cette inimitié ne produise une fermentation extraordinaire dans l'esprit du peuple.

On

On nous reprochera peut-être cette Liberté, cette franchise avec laquelle nous disons notre sentiment. Mais ces reproches seroient malfondés: on fait qu'il est permis à chaque Membre d'un Etat libre, de reprendre & de critiquer la conduite & le caractère de ceux qui ont l'autorité en main: on ne perd jamais la liberté de la presse, comme dit Mr. Gordon dans son Discours sur *Tacite*.

Comme notre Orateur de la Chambre des Communes fait actuellement son entrée triomphante dans sa Patrie (c'est du moins sous ce point de vuë que nous le considérons) nous le prions de se souvenir, au milieu de son triomphe, de la fragilité des grandeurs humaines, & de marcher avec beaucoup de précaution dans le chemin glissant où il est. Si du haut de son élévation, il daigne jeter un regard vers le lieu d'où il a été tiré, il verra que plus on est élevé, plus la chute est dangereuse, & qu'il est bien plus facile de descendre que de monter. Il doit profiter de cette leçon, & faire attention que la tempérance & la moderation peuvent seules le maintenir dans son poste.

Qu'il ne se laisse donc point entraîner par son enthousiasme. Qu'il renonce à ses projets ridicules, fruits ordinaires d'une imagination

nation echauffée. S'il veut suivre le conseil que nous lui donnons, il fera voir que le bien général est le seul objet de toutes ses démarches, qu'il n'agit point par une ambition demesurée, & qu'il ne cherche ni l'aggrandissement ni l'élevation de ses parens & de ses amis.

Nous sommes persuadés qu'il ne donnera point lieu de former de tels soupçons sur son compte. Son Administration sera fondée sur l'honneur & la probité; ses mesures seront justes & honnêtes & les suffrages libres dans les assemblées du Parlement, & il nous donnera sans doute, les preuves les moins équivoques de la droiture & de la sincérité de ses intentions. Il va nous faire voir qu'il est prêt de sacrifier les intérêts de sa famille au bien public; ce qui nous fait espérer qu'après qu'on aura présenté les Adresses à Sa Majesté, (lesquelles seront, sans doute, unanimes,) notre ORATEUR, de concert avec ses amis, demandera lui même la revocation de l'Acte des Assises, de Buckingham, lequel est contraire aux Droits & les privilèges des juges: car il leur est défendu, par cet Acte, de tenir les Assises dans la Ville qu'ils jugent à propos. Leurs remontrances ont été inutiles; les plaintes de toute la Province n'ont fait aucune impression, & c'est

c'est en-vain que les plus habiles Jurifconsultes ont représenté qu'on transgressoit les principaux Articles contenus dans la GRANDE CHARTE: on n'a eu aucun egard à toutes ces plaintes quelque bien fondées qu'elles fussent. On vouloit rendre une famille Maître des suffrages d'un Bourg: &, par conséquent, cet Acte a eu toute sa force. Or je demande si cette conduite est celle d'un bon Patriote? Les suffrages ne doivent-ils pas être libres, & les Bourgs independans?

Pour justifier les reproches que nous lui avons faits, & contre lesquels on s'est tant recrié, il faut remonter à la triste époque du commencement de nos malheurs. Il est vrai qu'il n'ont jamais été si sensibles que dans la dernière Campagne; mais nous pouvons dire, sans crainte de nous tromper, (& nous l'avons même déjà dit) que les fondemens de notre ruine ont été jetés depuis l'année 1748 jusqu'en 1755. Qu'il examine la conduite de ces deux Ministres, unis par les liens les plus étroits du sang, & qu'il jette en même tems, un coup d'œil sur celle qu'il a tenue lui-même pendant cet espace de tems, il aura à se reprocher une basse complaisance pour ces deux frères, & le silence qu'il a honteusement gardé dans un tems où il auroit du faire parade de son éloquence. Quoi-  
qu'il

qu'il n'ait jamais fait servir ses talens en faveur du crime & pour justifier un homme coupable, il est cependant de son devoir de monter dans la Tribune pendant qu'il est en faveur, & de demander humblement pardon au public.

——— *The Cato's voice was ne'er employ'd*

*To clear the guilty, and to varnish crimes;*

*In his own favour he may mount the rostrum,*

*And strive to gain his pardon from the people.*

Si notre ORATEUR tenoit cette conduite, il nous prouveroit que ses vûes sont justes & défintéressées, & la Patrie en sentiroit les bons effets dans les siècles futurs. Mais nous ne pouvons, pour le présent, assez deplorer le sort de notre Auguste Prince, le vrai Père de la Patrie: les playes, que les instructions données aux Représentans des Corporations respectives, & les Adresses envoyées de toutes parts, ont faites dans le cœur de Sa Majesté, sont d'autant plus profondes, que la plupart de ces Adresses n'auroient jamais paru, sans des Lettres signées par ce Patriote, dont on ne peut assez admirer le zèle, si l'on en croit ses partisans, & qui,  
par

par ses basses plaisanteries, a amusé la populace. Le Patriotisme peut-il avoir de tels principes?

La Faction a prevalu; notre Gracieux Souverain a été obligé de ceder au torrent, & notre seule ressource est de souhaiter qu'il en résulte de bons effets. Comme nous n'osons nous le promettre, nous exhortons le digne Membre du dernier Ministère, dont nous avons déjà parlé, de veiller continuellement à la sûreté publique, sans faire attention à tout ce qu'on a fait & dit contre lui. Si les mesures, & les projets du système Patriotique paroissent mal combinés, il est obligé de s'opposer aux entreprises de ces zélés Patriotes & de représenter les fautes qu'ils font; si, au contraire, leurs démarches sont guidées par la sagesse, nous le prions d'agir de concert avec eux, & de seconder leurs bonnes intentions, quoiqu'il ne soit plus en place, & qu'il ne touche aucuns appointemens.

Nous le répétons, la bonne ou la mauvaise Administration du nouveau Ministère, doit être la règle de la conduite de ce fameux Politique. Il ne peut s'acquitter de son devoir envers son Roi & sa Patrie, à moins qu'il ne leur donne à tous les deux, tous les secours qui dépendent de lui. Dans les circonstances présentes, ils ont besoin l'un & l'autre,

tre, de ses lumières & de celles de ceux qui ont de la capacité & une grande connoissance des affaires.

Nous terminerons cette feuille par une remarque que Mr. Gordon fait dans son Discours sur Tacite: elle convient parfaitement à notre sujet. Ceux, dit-il, qui ambitionnent les places & qui veulent s'élever aux premières dignités, ont toujours les yeux ouverts, sur les défauts qu'ils remarquent dans l'Administration; ils demandent une réforme, jusqu'à ce qu'ils aient occasion d'en faire une. Mais ont-ils obtenu le poste auquel ils aspireroient, la réforme est inutile & même dangereuse. Ils sont les ennemis déclarés de l'oppression, jusqu'à ce qu'ils soient dans une situation à pouvoir opprimer. Comme ils ne peuvent plus, au bout d'un certain tems, se déguiser leurs propres fautes, ils sont portés d'inclination à pardonner aux autres. Telle est la tournure de l'esprit humain; tel est le cours ordinaire des choses. On demande toujours de grandes réformes, on les promet, mais on ne les fait jamais. Cette façon de penser & d'agir n'est pas nouvelle, & ne sera jamais ancienne.

LE TEST III.

---

---

*We know the arts we us'd before  
In peace and war, and something more;  
And by th' unfortunate events,  
Can mend our next experiments;  
For when we're taken into trust,  
How easy are the wisest Chouft? (\*)*

DANS ces tems heureux où la Liberté regnoit avec empire dans Athènes & dans Rome, & qu'elle tenoit dans une juste balance les puissances intérieures de ces deux grandes Républiques, l'Eloquence étoit la Protectrice & la Conservatrice de l'Etat. Attentive à tout ce qui se passoit, soit au dedans, soit au dehors, elle s'opposoit courageusement aux entreprises d'un parti qui vouloit empieter sur les Droits de l'autre, & au moindre mouvement que l'ennemi faisoit, elle répandoit l'alarme, & prevenoit le danger dont l'Etat étoit menacé. Elle

(\*) Hudibras.

Elle étendoit ses soins jusqu'aux moindres objets, & detournoit tous les coups qu'on vouloit porter à la République.

Cet éloge est fondé sur l'histoire. En effet, si Philippe rompoit les Traités les plus solennels, & qu'il formât, comme fait aujourd'hui certaine Puissance, les projets d'une Monarchie universelle, un Demosthènes voloit au Senat, & representoit, avec cette force & cette energie qui ont rendu son nom immortel, les malheurs prêts à fondre sur Athènes.

Que dirai-je de la République Romaine? Si Rome essuia des revers de fortune dans la guerre contre Mithridate; si, par la mauvaise conduite de ses Généraux, ses Armées furent faites, son Pavillon insulté dans la Méditerranée, ses finances épuisées, le nom Romain deshonoré, un Ciceron monta dans la tribune, deploya toute la force de l'Eloquence & d'une douce persuasion, rassura l'esprit chancelant du peuple, le guida dans le choix d'un Général, & fit envoyer sur le champ un Pompée, pour humilier l'orgueil d'un Monarque absolu, & pour venger l'honneur de sa Patrie.

Tel étoit autrefois l'office & l'emploi honorable de l'Eloquence dans Athènes & à Rome.

Rome. Mais je ne me souviens pas d'avoir jamais lu, dans l'Histoire de ces deux fameuses Républiques, qu'elle ait occupé des postes lucratifs pendant plusieurs années sous une mauvaise Administration, & qu'elle ait gardé un honteux silence pendant tout ce tems-là. Les Annales d'Athènes & de Rome ne nous fournissent aucune époque où l'Eloquence se soit dégradée, jusqu'au point de se rendre complice de la *Tirannie Asiatique*, & de jouer un personnage MÛET, pendant qu'on portoit le coup le plus funeste à l'honneur d'un Roi que son grand âge seul rendoit respectable, & à la prospérité de la Nation.

Qu'il me soit permis de faire encore une réflexion. J'ai beau parcourir les Annales de tous les siècles, je ne trouve dans aucune histoire, soit particulière, soit générale, que l'Eloquence, après avoir gardé un long & honteux silence, soit enfin sortie de sa léthargie, pour se frayer le chemin aux emplois & aux dignités, & pour élever aux premiers postes, ses frères, ses cousins, tous ses parents & ses amis. Je ne crois pas, qu'on ait jamais vu Demosthènes se prêter aux vûes d'un Ministère corrompu; qu'il ait cherché à élever sa fortune & celle de sa famille & de ses amis, sur les débris de sa Patrie; qu'il ait

profité des malheurs de sa Nation pour établir le Despotisme dans un Etat libre.

Examinons la conduite de l'Orateur Romain. S'est-il jamais prévalu des malheurs de Rome pour se faire Dictateur, pour procurer les emplois & les charges publiques, à ses frères, à ses cousins, à ses parens & à ses amis? Le Consultat contentoit l'ambition de ce célèbre Orateur: on ne l'a jamais vu former des brigues & des partis pour faire nommer son frère au département de la Marine. Jamais Ciceron n'a fait des demarches pour élever ses parens, & ses amis, les uns à la dignité de *Préteur*, les autres à celle de *Censeur*, de *Tribun du peuple*, de *Proconsul* &c. On lui a bien entendu dire: *Je m'apperçois, Messieurs, que, dans les malheureuses circonstances où vous vous trouvez, vous avez tous les yeux tournés sur moi. Videō, Patres conscripti, in me omnium vestrum ora, atque oculos esse converfos.* Mais il n'a jamais ajouté: *Quelque fâcheuses que soient ces circonstances, je ne rendrai aucun service à la Republique, à-moins qu'on ne me nomme Dictateur; j'aime mieux la laisser périr.* Si le Père de la Patrie a fait un tel usage de son éloquence & de son affabilité populaire, combien a-t-il deprimé

mé & avili la dignité de son Caractère?

Je ferois souhaiter que ce qui vient de se passer dans cette Ile infortunée, ne m'eût pas fait faire ces réflexions. Plut à Dieu que les circonstances présentes ne me missent pas dans le cas, de retirer mes regards de dessus ces zélés Patriotes que les Grecs & les Romains regardoient comme les Protecteurs de l'Etat, pour les jeter sur un ORATEUR moderne, dont la réputation est ternie par ses attachemens personnels. Ce fameux personnage est plutôt le Fondateur d'une famille, que le Protecteur de l'Etat. Je fais qu'on entend crier de tous côtés: *Un vrai Patriote est aujourd'hui à la tête des affaires — C'est le Ministre du Peuple; jamais le Peuple n'avoit eu de Ministre dans le Conseil &c &c.*

Tels sont les discours que le peuple tient aujourd'hui. Mais, si l'on n'y prend garde, les choses vont changer de face. Un homme qui a su gagner par ses manières familières, l'affection du peuple, va se rendre despotique dans un Etat, qui a toujours été gouverné par le Roi, par la Chambre des Pairs & par celle des Communes.

On trouve un passage dans l'*Examiner* de Swift, où cet Auteur se plaint de l'orgueil &

de l'arrogance des Wighs sous le regne de la Reine Anne. Voici les discours qu'ils tenoient à cette Princesse: *Madame, je ne peux vous rendre les services dont je suis capable, tant qu'un tel sera en place — Madame, je vous prie de me permettre de vous remettre ma commission, si Mr..... continue d'être Secrétaire d'Etat — Je ne peux vous assurer que la Ville fasse des avances, à-moins que Mylord..... ne soit Président du Conseil — Je ne peux accepter les Sceaux, à-moins que Mr..... n'ait cet autre Emploi &c.*

Tel étoit, dit le Doyen, le langage d'une partie des sujets de la Reine Anne. Mais les Toris n'ont-ils pas pris aujourd'hui la place des Wighs? Ne marchent-ils pas sur leurs traces? Ecoutons les discours que le Chef du parti tient. *A moins que mon beau-frère n'ait cette place-ci, mon frère celle-là, mon autre frère cette autre place, & que mon Cousin-germain n'ait ce département-ci, mon autre cousin ce département là, mon parent ce poste-ci, & mon ami ce poste là, je menacerai toujours de quitter le timon des affaires, & je m'opposerai de toutes mes forces aux mesures & aux projets du Roi.*

Voilà le stile du Ministère d'aujourd'hui.

Le

Le Chef a un si grand attachement pour ses parens & ses amis, que je m'attends à voir au premier jour dans toutes les Gazettes, que la MÈRE OSBORNE a obtenu un emploi considerable & très lucratif. Enfin, quand je fais attention aux discours que les amis de notre GRAND HOMME tiennent sur son compte, & que je réfléchis sur sa conduite, je regarde cette époque-ci comme une seconde Revolution. Je suis même déterminé à donner un plan de souscription pour l'Histoire de GUILLAUME QUATRE. Comme ce Grand-Homme est généreux & désintéressé, j'espère qu'il encouragera une si noble entreprise. Si tous ses parens & ses amis qui sont en place aujourd'hui, souscrivent, je retirerai un profit considerable de mon ouvrage.

Mon projet n'est encore qu'enfanté: j'en suspendrai l'exécution jusqu'à ce que j'aie amassé assez de matériaux pour composer l'histoire d'un regne si remarquable. Je ne la publierai qu'après qu'une riche Douairiere m'aura donné un legs dans son Testament. Si je reçois dix mille Livres Sterling, par exemple, cette Histoire intéressante paroîtra avec toute la pompe & la magnificence possible.

Pendant que je m'occupois de ce grand  
C 4 projet,

projet, il me vint une autre chose dans la pensée. Comme tous les Ecrivains politiques ont chacun leur rêve, je me suis déterminé à avoir aussi le mien. Pour executer plus facilement ce beau plan, je me mis de bonne heure au lit la nuit dernière; &, plein de la Lecture de tous les pamphletiers de notre siècle, & comptant sur l'influence mystique du Dieu du Sommeil, je fis le rêve suivant.

Je voyois le grand Conseil de la Nation assemblé pour une affaire de conséquence. Notre fameux ORATEUR ouvrit la scène par une harangue qui dura trois heures. Il insista beaucoup sur la nécessité de suivre les mesures & les projets du Peuple, de rendre les Parlements triennaux, de rompre tous les Traités faits avec les Puissances de l'Allemagne, de n'avoir plus de communication avec le Continent, de faire passer le Bill d'une Milice Nationale &c. &c.

Une chose me surprit beaucoup; c'est que ce zélé PATRIOTE n'ait point parlé de la nécessité de rechercher la cause de nos malheurs, & de punir les Délinquans. Je ne fais quelles peuvent être les raisons qui l'ont rendu si compatissant; le motif de sa CLEMENCE m'est inconnu. Quand notre CICERON BRITANNIQUE eut déployé tout son art & toutes ses fleurs d'Eloquence, on proceda à l'examen

men de l'affaire, & il fut ordonné :

1°. Qu'on porteroit un Bill pour confirmer l'Acte des Assises de Buckingham, & pour lui donner plus de force qu'il n'avoit eu ci-devant. On lut ensuite une requête signée par trois cent personnes, dont plusieurs étoient Membres du Conseil, & dans laquelle ils demandoient la permission de changer leurs noms, & de prendre à l'avenir ceux de certaines familles, afin d'être mieux qualifiés pour les Emplois Civils & Militaires.

2°. Qu'on présenteroit un Bill conforme à la teneur de la pétition, & que le frère de notre ORATEUR & son cousin le dresseroient eux-mêmes.

3°. Qu'on porteroit deux Bills, l'un pour limiter les prérogatives du Roi, & pour empêcher Sa Majesté d'avoir ni bonne ni mauvaise opinion de qui que ce soit; l'autre pour arrêter toute recherche de la cause de nos malheurs, & pour faire déclarer que Chateaufort, Acapulco, l'Auteur de la Lettre au Magistrat de la Comté de Kent, & celui de la Lettre inintelligible, écrite à Gibraltar, ont servi fidèlement leur Patrie, pourvu qu'ils n'aient pas l'audace de s'opposer au Parti dominant, *to the present JUNTO.*

40 LE TEST III.

Ces délibérations faites, il fut arrêté:

1°. Qu'on feroit recevoir par tout le Royaume, la Doctrine de l'intérêt *accidentel* & *immédiat* d'une Nation, afin de justifier la conduite de ces Patriotes qui passent la plus grande partie du tems dans l'incertitude & l'irrésolution.

2°. Qu'on feroit passer les subsides extraordinaires ou extravagants, comme porte le Texte, qu'on doit payer au Roi de P — e, pour un intérêt *accidentel* & *immédiat*.

3°. Que notre ORATEUR, ses parens, & ses amis seroient reconnus les seuls capables de gouverner cette Nation.

4°. Qu'on fera passer pour désintéressés, les parens & les amis de notre ORATEUR, quoique leurs charges & leurs emplois leur rapportent au moins trente-mille Livres Sterling par an.

5°. Que le Bill pour la Milice Nationale passeroit sous la même forme & la même teneur qu'il fut dressé l'an passé, quelque changement qu'on ait voulu y faire.

6°. Qu'un Soldat H. . . ne doit pas être puni selon les Loix d'Angleterre.

7°. Que Olivier Cromwel étoit autorisé à se faire déclarer Protecteur des trois Royaumes. Cette dernière résolution fit un si grand  
effe

effet sur moi, que je me reveillai sur le champ. Ayant repris mes sens, je fus charmé de voir que tout ceci n'étoit qu'un rêve. Je fis réflexion que notre GRAND ORATEUR, ayant des principes de Patriotisme, & n'étant parvenu au poste éminent où il est aujourd'hui, que par la faveur de la multitude, est obligé de se conformer aux vûes de la Nation. Ces réflexions me font esperer que son Administration sera bien différente du Parlement imaginaire que je viens de decrire; que l'Acte de Buckingham sera revoqué; qu'on n'empietera point sur les prérogatives de la Couronne; qu'on rompra les Traités faits avec les Princes d'Allemagne; qu'on n'aura point recours à l'*intérêt accidentel* & *immédiat* pour excuser son inconstance & ses incertitudes; qu'on fera une recherche exacte de la cause de nos malheurs & du deshonneur de la nation; que les places & les emplois ne seront point confinés dans une seule famille, mais qu'on les conferera sans partialité, à ceux qui seront reconnus pour bons politiques.

Si l'on suit ces principes, comme nous l'esperons, nous verrons cette chaleur naturelle ranimer les Membres languissans de la Constitution Britannique; l'orgueil de l'Enne-  
mi

mi fera humilié, son Conseil sera deconcerté, parce que le Bon-sens & la Capacité domineront dans le notre; Le Pavillon Britannique triomphera de nouveau sur les mers, dont l'empire est devolu à la Grande-Bretagne. Cette heureuse révolution ne peut manquer d'arriver sous les auspices d'une Amirauté, dont tous les Membres ont, à notre grande satisfaction, une expérience consommée & une capacité réelle.



## LE TEST IV.

*Ludimus effigiem belli, simulataque veris  
Prælia — acies fictas & Ludicra regna*

Vida

JE m'étois enfermé hier dans mon Cabinet, à dessein de composer cette feuille, que je voulois rendre serieuse, dogmatique & sententieuse. Determiné à me Livrer à mon humeur mélancholique, je mis de côté mon pauvre Hudibras, ce Comique Politique, & je commençai à lire Grotius *de jure belli & pacis*. Les Ouvrages de Ciceron ne me parurent plus trop serieux; les réflexions de Paracelse sur les rêves commencerent à me plaire; l'histoire du RENARD me rejoüissoit; j'étois resolu d'étudier dans les Transactions Philosophiques cet fameux Axiome des Anciens, *Natura abhorret vacuum*. Comme je voulois faire un ouvrage savant, je mis devant moi mon Lexicon afin de le consulter pour rendre toute la force de deux mots Grecs, je me propoisois de chercher dans mon Dictionnaire la definition & la différence spécifique des mots *mélange & Co-existence*.

D

Pour

Pour se distinguer dans la République des Lettres, il ne suffit pas de faire un Ouvrage solide; un Auteur passeroit pour un Ecrivain mediocre, s'il restoit quelque doute dans l'esprit de ses Lecteurs sur sa capacité dans l'Orthographe. La crainte de passer pour un Ecrivain peu Versé dans la manière d'Orthographe, m'engagea à consulter le *Spelling Book* de Dyche sur la façon d'écrire ce fameux monosyllable **LEST**: je cherchai aussi dans ma Grammaire Angloise la vraie signification de la particule **THAT**, & si les expressions suivantes étoient correctes: mon frere Jacques est entré parmi les Trésoriers, Lord Forth est entré dans l'Amirauté: mon Cousin Jack est compté parmi les gens en place, Martin se distingue parmi les pamphletiers &c. *My brother JAMES has intered among the Treasurers — Lord FROTH has intered among the admirals — My Cousin JACK has entered among the placemen, or MARTIN has entered among the scriblers.*

On comprend sans doute, combien ce travail étoit penible. L'ambition de me faire un nom dans le monde Litteraire, pouvoit seule me faire continuer une entreprise si difficile. Lorsque je fus sûr d'avoir refous toutes les difficultés que je m'étois faites, je m'applau-

plaudis; courage, me disois-je: je vais figurer dans la République des Lettres: ma feuille fera un chef-d'œuvre — six lignes de Latin au commencement — six autres lignes à la fin ho! que ce rusé RENARD est un habile homme, dira-t-on? C'est le plus grand politique de notre siècle.

Pendant que je faisois tous ces beaux raisonnemens, on vint m'annoncer Thomas Robinson, ce fameux Capitaine de Vaisseau qui m'avoit conduit de Gènes à Leghorn. Comme cet ami venoit d'arriver d'un long Voyage qu'il avoit fait à la Mer du Sud, je ne pus me dispenser de recevoir sa visite. Le récit qu'il me fit de quelques Observations qu'il avoit faites pendant le cours de son Voyage, me frappa. Après avoir balancé quelque tems si je suivrois mon premier plan ou si je remplirois ma feuille des Observations de mon ami, je crus qu'il étoit à propos de rapporter l'histoire suivante. Le rapport qu'elle a avec la situation présente des affaires de l'Angleterre, la rendra intéressante.

Pendant le Cours de mon Voyage, j'entrâi, me dit mon ami, dans le Port de la fameuse Isle de Lilliput où je restai plusieurs jours. Je profitai de cette occasion pour m'informer de la situation & de l'état de cet Empire. On me dit qu'il étoit déchiré par

des dissensions domestiques, qu'il avoit eu l'année dernière une guerre ruineuse à soutenir contre Blefuscu, & qu'il étoit menacé présentement d'une ruine totale. Sensible au triste sort de cette Nation, je demandai quelle pouvoit être la cause de ce desastre: on me dit que la mauvaise administration étoit l'unique cause des malheurs sous le poids desquels la Nation gemissoit. Ce discours piqua ma curiosité; je voulus être instruit à fonds de cette affaire. Ceux avec qui je conversois, eurent la complaisance de satisfaire ma curiosité, & me raconterent ainsi la chose.

Nos malheurs ont commencé, me dirent-ils, pendant la dernière guerre qui s'alluma entre les grands & les petits Indiens & qui fut terminée par une paix honteuse pour nous. Toute l'autorité étoit dans ce tems-là, entre les mains de Skeyris Bolgolam, qui la partageoit avec son frere Nardac Humdrumdrib, Golberto Gurdillo, & Hurgo Haut justicier de Lilliput. Skeyris Bolgolam avoit quelques talents, ou du moins il savoit cacher ses défauts, & s'acquit par ce moyen quelques degrés d'estime. Le Caractère de Nardac n'étoit point décidé. Timide dans ses entreprises, il ne finissoit rien: on peut dire de lui qu'il étoit, *Operose nihil agens*. Quant au Haut

Haut justicier, on croyoit qu'il remplissoit assez bien les devoirs de son état; mais lorsqu'on le suivoit de près, on découvroit en lui un orgueil insupportable, &, après un mûr examen de ses prétendus talents, on s'appercevoit aisément qu'il embrouilloit extraordinairement les affaires. Il étoit si intéressé, qu'il amassa, en peu de tems, près d'un demi million de *Sprugs*. Uniquement occupé de son élévation & de celle de sa famille, il faisoit toutes les occasions qui se présentoient pour avancer ses parens, comme on pourra en juger par ce qui suit.

Le Gouvernement de Lilliput ayant dessein de faire une expedition dans l'Océan pacifique, on jeta les yeux sur Balmuff; ce Grand homme prit pendant le cours de son Voyage qui dura quatre ans, un Vaisseau ennemi, chargé de *Sprugs*, dont il garda la moitié pour lui. De si heureux succès le firent élever à la dignité de Hurgo. Le Haut justicier lui donna sa fille en mariage, & le fit Galbet ou premier Hurgo de l'Amirauté. Balmuff n'avoit aucune des qualités requises pour occuper un tel poste, dont il touchoit les appointemens sans en faire les fonctions. Jamais il ne se trouvoit au Conseil; il étoit à la Campagne ou malade lorsqu'il y étoit appelé.

Tels étoient les quatre Grands personnages de Lilliput. Tout changea de face sous leur Administration: il sembloit qu'on étoit tombé dans une profonde Lethargie; le Gouvernement n'avoit ni force ni vigueur. On ne fit plus d'attention aux représentations du peuple; on changea les Loix sous ce Ministère, & on en fit quelques unes qui firent beaucoup murmurer le peuple. Une des principales fut celle qui regarde le *Blundercall* ou l'*Alcoran* que ces peuples appellent *Lockgrimwed* qui veut dire, mariage. Le Haut justicier fut le principal Auteur de cette Loi.

Skeyris ayant enfin payé à la Nature ce tribut que tout homme lui doit, l'ambition de Reldresal parut dans tout son jour. Il vouloit être Secrétaire d'Etat; mais ne pouvant venir about de ses fins, il eut dispute avec Nardac Humdrumdrib qui obtint une place dans le *Glibmote* ou Senat. Reldresal pour se venger, se ligua avec ses amis, & s'opposa de concert avec eux à toutes les mesures de l'Empereur. Ils déclamerent avec beaucoup de vehemence contre le Souverain pendant plus de six mois, & même dans un tems où tous les esprits auroient dû être réunis afin de pousser la guerre avec vigueur. Ces clameurs ne firent aucune

impression sur le premier Hurgo. Il étoit si estimé dans l'Isle qu'on entendoit crier de tous côtés, *HEKINAH DEGUL*, & qu'on le regardoit comme le Protecteur de la Patrie.

Quand un homme n'a pas le mérite qu'on lui croit, il ne soutient pas longtemps la réputation qu'il s'est faite. Hurgo l'éprouva. La Cour de Blefuscu, ayant mis sa Marine sur un bon pied, s'empara d'une Isle qui appartenoit à l'Empire de Lilliput. Cette perte fit une révolution dans l'esprit des Lilliputiens dont les passions sont vives & violentes: ils commencèrent à murmurer contre le Ministère & à crier de tous côtés, *TOLGO PHONAC*. Reldresal fut profiter de ces circonstances, & vint à bout par ses intrigues de se faire regarder comme *L'HOMME MONTAGNE* de l'Isle.

L'Histoire de Reldresal a quelque chose d'assez surprenant. Quand le fameux Gulliver fut dans cette Isle, il chercha à se distinguer: comme il étoit bon Declamateur, il tâcha de gagner les principaux Indiens par son Eloquence & le petit peuple par ses fingeries. Il grimpoit au sommet des plus hautes montagnes avec une dextérité admirable; il faisoit des tours de passe-passe qui surprennoient tout le monde,

Reldresal a tenu a peu près la même conduite: jaloux de gouverner seul; il a fait éloigner les anciens Ministres, & a promis au peuple d'établir une nouvelle forme de Gouvernement. Il a fait entendre qu'il pourroit pousser la guerre avec vigueur contre Blefuscu sans prendre part aux affaires du Continent.

De tels arrangemens n'ont pas été du gout de tout le monde: sa conduite est devenue suspecte, & on a crainit qu'ils n'empiétât sur les prerogatives de la Couronne, quand on l'a vu forcer son Souverain à lui accorder ce qu'il demandoit. Pour dire la vérité; il me semble que Reldresal est plus occupé de son elevation & de celle de sa famille que du Bien public. Ces conjectures sont fondées; car qu'a-t-il fait depuis qu'il est dans le Ministère? Il a fait avoir à son frere Hurgo Flimnap la place de *Galbet* du Royaume, sans que ce Flimnap ait la moindre des qualités requises pour occuper ce grand poste. C'est un homme sans esprit & sans genie, d'un orgueil insupportable.

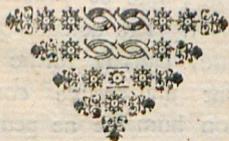
Les parens de Reldresal ne sont pas les seuls sujets qu'il ait placés; il a fait Préfident de l'Echiquier un Clustril qui est beaucoup plus petit que ne le sont ordinairement

ment les Lilliputiens. Ce Clustril est à la vérité d'une des bonnes familles de l'Isle, mais il n'en est pas moins intéressé. Un autre reproche qu'on pourroit encore lui faire, c'est qu'il est entièrement dévoué aux volontés de l'HOMME MONTAGNE.

Une faction a entourré, comme l'on voit, le trône, & fait gemir l'Empereur dans l'oppression. Comme Reldresal a toute l'autorité en main, on a tout lieu de craindre qu'il ne se rende despotique. Le zèle & la probité du jeune Nardac qui est Tresorier du Royaume, peuvent seuls dissiper nos craintes. Héritier de la vertu de ses ancêtres, on doit esperer qu'il s'opposera avec beaucoup de fermeté, aux vues ambitieuses de l'HOMME MONTAGNE, & qu'il sera le Protecteur des prerogatives de la Couronne & des libertés du peuple.

Telle est la triste situation des Lilliputiens: plus je reflexis sur leur état, plus ils me paroissent à plaindre; je peux même dire, avec vérité, que ce peuple est digne d'un meilleur sort. Les défauts & les abus qui se sont glissés dans la forme du Gouvernement, sont une preuve convaincante qu'une institution humaine ne peut pas toujours subsister, mais que, semblable au corps hu-

humain , il faut qu'elle perisse , après avoir acquis de la force & de la vigueur pendant quelque tems. Lilliput sera detruit en peu par l'Empire de Blefuscu, a moins que ceux qui sont à la tête des affaires , ne cessent d'amuser le peuple & de lui en imposer par ce pretendu Patriotisme qui le tient dans l'aveuglement , & que tous les Membres de l'Etat ne se reunissent & agissent de concert. Si le peuple & les Grands du Royaume vouloient former une coalition indissoluble , au lieu de disputer les *Sprugs* d'une Isle qui doit déjà quatre vingt millions , ils pourroient encore venir about de retablir l'honneur du Pavillon Lilliputien , & de venger la gloire ternie de l'Empereur , qui , avec le secours de ses plus habiles politiques , peut encore , pour parler le Language du pais , *élever sa tête contre le Soleil , le Monarque des Monarques , & qui est aussi agreable que le printems , aussi bienfaisant que l'été , aussi riche que l'automne , & aussi terrible que l'hiver.*



## LE TEST. V.

*Jam pridem equidem nos vera rerum voca-  
bula amissimus; quia bona aliena largi-  
ri, LIBERALITAS, malarum rerum  
audacia, FORTITUDO vocatur, eo  
respublica in extremo sita est.*

Salluste

*Hunc saltem everso juvenem succurrere  
sæclo*

*Ne prohibete; satis jam pridem sanguine  
nostro*

*Laomedontæ luimus perjuriam trojæ.*

Virgile

**Q**Uiconque voudra se donner la peine de  
considerer les plis & replis du cœur humain,  
& d'examiner les ressorts secrets qui font agir  
l'homme; quiconque, dis-je, voudra faire  
cet examen, decouvrira des mouvements bien  
compliqués. Il verra un étrange mélange  
de vertus & de passions, des agitations  
continuelles, des mouvemens opposés, mais  
géné-

généralement plus portés vers le mal. L'histoire du cœur de l'homme est, en un mot, un tissu de faussetés, d'erreurs & de menfonges. Il semble que l'homme, en général, soit convenu de chercher tous les moyens possibles de tromper & de se laisser tromper. On ne fait plus à quoi s'en tenir; on a changé la vraie signification des mots, & on y a attaché toute autre idée qu'on ne faisoit autrefois.

L'Auteur de qui j'ai emprunté mon texte, remarque fort judicieusement que ce changement de Language étoit une preuve de la corruption du siècle où il vivoit, & des symptômes les moins equivoques que la forme & la constitution du Gouvernement de son païs, tiroient vers leur enfin. Nous avons perdu, dit-il, les vrais noms des choses: la distribution des biens d'autrui passe pour libéralité, & on regarde l'intrepidité ou plutôt l'opiniâtreté comme une grandeur d'ame. Telle est la triste situation où la République se trouve aujourd'hui.

Ce que Salluste disoit des affaires de la République Romaine, peut certainement s'appliquer à celles de la Grande-Bretagne: on remarque dans cet Etat chancelant, tous les symptômes qui annoncent la destruction  
d'une

d'une nation. *Athenes*, dit Mr. de Montesquieu, *tomba*, parceque ses erreurs lui parurent si douces, qu'elle ne voulut pas en guerir.

Ce défaut ne regne malheureusement que trop en Angleterre: on y est dans l'illusion; on se déguise ses vices; on se plaît tellement dans ses erreurs, qu'on ne croit pas avoir besoin de remèdes: les abus qui se sont glissés dans les élections, passent pour une suite de la liberté: on veut faire regarder la possession des emplois les plus lucratifs, pour un désintéressement & un mépris des richesses. On prétend que l'affection du peuple, qu'on a su gagner par mille intrigues, est une preuve d'un mérite réel; si l'on avance sa famille, l'intérêt public en est la seule cause, & on couvre une ambition demesurée du voile du Patriotisme.

Si l'homme, renfermé dans sa petite Sphère, est tous les jours la dupe de ses passions, & se trompe lui-même en se persuadant qu'il est ce que réellement il n'est pas, nous ne devons point être surpris qu'il nous en impose pendant quelque tems, lorsqu'il est élevé à un poste éminent. Mais ces illusions n'ont pas les mêmes inconvéniens: un  
par-

particulier, trop avantageusement prevenu en sa faveur, fait des fausses demarches qui lui sont prejudiciables; mais celles d'un homme public & qui est à la tête des affaires, sont bien plus dangereuses. Une espece de delire empêche pendant quelque tems, une nation de sentir le poids de ses malheurs, mais a la fin elle ouvre les yeux & reconnoît ses erreurs.

C'est une maxime incontestable de politique qu'un Etat Libre sera toujours un objet d'envie pour ses voisins. Je dis plus; ceux mêmes qui prétendent être les défenseurs de sa constitution, travaillent à sa destruction. Ces prétendus protecteurs des droits du peuple, ont trop souvent fait voir qu'ils cherchoient à tromper la nation. Après avoir promis de travailler à reformer les abus qui s'étoient glissés dans l'Administration, de rendre la liberté des suffrages dans les élections, de prendre des mesures nationales, d'être economes dans le maniment des affaires, après avoir fait, dis-je, toutes ces belles promesses, on les a vu tenir une conduite toute opposée. Ces prétendus Patriotes en ont souvent imposé. A-droits, insinuans, on les a vu faire un étrange

trange abus de l'affection du peuple qu'ils avoient su gagner par leurs manières populaires. Ce zèle ardent qu'ils faisoient paroître pour le bien public, les faisoit regarder comme les Dieux tutelaires de la nation, mais on revient de cet enthousiasme au bout d'un tems, parcequ'on s'apperçoit lorsqu'on suit leur conduite, qu'ils travaillent plutôt pour eux-mêmes que pour l'Etat. Je ne peux m'empêcher de rapporter encore ici un passage admirable de Mr. Gordon; ce savant peint au naturel les politiques de nos jours. *Ceux, dit-il, qui aspirent aux emplois & qui ambitionnent d'avoir l'autorité en main, demandent avec instance une reforme publique jusqu'à ce qu'ils soient dans le cas d'en faire une; mais ils trouvent alors que cette reforme est inutile & même dangereuse. Ils sont ennemis jurés de l'oppression jusqu'à ce qu'ils puissent opprimer. Comme ils commettent des fautes énormes, ils deviennent compatissans & misericordieux envers les autres. Telle est la tournure de l'esprit de l'homme, tel est le cours ordinaire des choses. On promet continuellement de grandes reformes, & jamais on n'en fait. Cette façon de penser n'est*

*n'est pas nouvelle & ne sera jamais vieille.*

Croire que tous ceux qui quittent les rênes du Gouvernement, le font par un bon motif; c'est-à-dire par un esprit de Patriotisme, c'est un erreur des plus dangereuses; car, dans cette hypothèse, une nation se laisseroit conduire aveuglement sur le bord du précipice, & la Patrie periroit sans qu'on s'en apperçut. Qu'on y fasse bien attention, un prétendu Patriote est beaucoup plus dangereux pour sa Patrie que Sylla & Marius le furent à Rome. J'ai lu, il y a quelques jours, une histoire allegorique du Patriotisme. Il est dit dans le Livre où j'ai lu cette histoire, que le Patriotisme est d'une noble extraction, qu'il a quitté la terre dans le même tems que Romulus, Castor & Pollux & qu'il s'est retiré dans un autre region pour deplorer l'ingratitude du genre-humain.

*Ploravere suis non respondere favorem  
Speratum meritis.*

On ne fait pas ce qui a pu engager le Patriotisme a revenir sur la terre; mais il est certain qu'il y a reparu. On l'a vu rompre un pont avec Cocles, passer une rivière à la nage,

nage avec Clelie, sauter dans un Golfe avec Curtius. Plusieurs prétendent qu'il a disparu dans ce tems-là & qu'on ne l'a pas revu depuis. Quelques-uns soutiennent pourtant, qu'il étoit encore à Rome du tems de Ciceron, & qu'il se retira, après la mort de ce fameux Orateur, vers le Nord, où il vit le Chevalier Thomas Moore dans le moment qu'il venoit de perdre la tête & qu'il fut témoin de la triste fin du Chevalier Walter Raleigh. Ces politiques ajoutent qu'il n'a plus reparu sur la terre depuis la mort du Grand Russell & d'Algernoon Sidney, jusqu'à cette heureuse révolution où il a fait tous ses efforts pour établir pour toujours, la liberté & la constitution de la Grande-Bretagne, sur des fondemens solides, & maintenir la Religion Protestante dans l'illustre Maison d'Hanovre. Depuis cette fameuse époque, le vrai Patriotisme a disparu entièrement.

Il est vrai qu'on a vu naître depuis ce tems-là, une autre espèce de Patriotisme qui avoit l'ambition pour père & la Declamation pour mère. Un desir violent de l'autorité étoit la seule succession que son père lui eut laissée, & il avoit hérité du côté de sa mère, d'une démangeaison extraordinaire de parler.

E

ler,

ler. Il avoit pour parens , le Mecontentement, la Faction, l'Esprit de parti &c, pour lesquels il s'intéresse vivement afin de leur faire avoir les postes les plus avantageux.

On vit naître un pareil Patriotisme les dernières années du règne de la Reine Anne, lequel fit tous ses efforts pour renverser la succession établie par les lois; mais il échoua heureusement. Il prit alors un autre ton; il parut zèle pour l'Angleterre & pour cet illustre Prince qui regne toujours avec empire, dans le cœur de ses sujets. L'Auteur a poussé cette histoire jusqu'à nos jours: il me semble qu'elle peut être d'un grand secours pour juger sagement de la conduite de certains politiques Anglois.

Si l'on examine la chose sérieusement, on verra qu'il est facile de faire l'application de cette histoire au tems où nous sommes. Pour moi je trouve les Mémoires de nos Patriotes modernes, semblables à ceux de ces hommes qui agissoient par des principes populaires, & qui, après avoir gagné l'affection du peuple, se montroient tels qu'ils étoient, c'est à dire, ambitieux, inquités, turbulens, factieux &c. La coutume établie en Egypte, de ne jamais donner de caractère décidé à un homme, qu'après sa mort, tems où il ne peut

peut plus se masquer, est une satyre bien vivè du genre-humain. Mais on ne peut blâmer cette coutume, parceque, si l'on en agissoit autrement, on se trouveroit souvent dans le cas de chanter la palinodie.

Je ne crois pas que les réflexions que je vais faire, paroissent déplacées. Il est certain qu'il y a dans le Ministère Britannique, un jeune Seigneur d'un mérite distingué; mais il me semble qu'il est a propos de le prevenir de se tenir en garde contre les séductions du faux Patriotisme. Comme ses illustres ancêtres ont presque toujours été a la tête des affaires, & qu'on a remarqué en tout tems, une probité la moins equivoque dans leur conduite, on a tout lieu d'esperer qu'il ne s'en laissera point imposer par ces hommes qui se croient capables de tout, & qui, en conséquence, s'emparent de toute l'autorité. La Grande-Bretagne a les yeux tournés sur cet illustre personnage dans la crise présente: elle est persuadée que les deniers publics seront bien employés pendant qu'ils seront entre les mains d'un tel *Quæstor ævari-rius*, & elle espere que celui qui a retabli la tranquillité publique dans un Etat voisin, rétablira aussi une juste ballance dans son propre país. Comme elle fait que ses propres

revenus font suffifans pour soutenir avec honneur la dignité de fa naiffance, elle ne craint point qu'il devienne le fondateur d'une nouvelle famille; & elle le prie de conferver un poste qu'il remplit fi dignement.

J'ai dit dans une de mes feuilles precedentes, & je le repete encore, que Demofthènes n'avoit jamais prêté les mains à une mauvaife Administration, qu'il n'avoit jamais gardé un honteux fíence pour fe procurer un emploi confiderable, & qu'il n'avoit jamais fait l'apologie d'un Miniftère avec lequel il tramoit la perte de la Patrie. Mais je n'ai pas tenu le même langage à l'égard d'un ORATEUR moderne. Je fouhaiterois pouvoir en dire autant de lui, mais je ne peux parler contre la verité. J'avertis le jeune Seigneur dont je viens de parler, de fe fouvenir qu'il eft la Pierre Angulaire du Miniftère, qu'il doit fe roidir contre l'efprit de parti, ce qui lui eft d'autant plus facile à faire, que fon nom donne du poids à fes avis.

Si les mefures du Miniftère qui s'eft établi fur les ruines de l'ancien, étoient nationales, on retrancheroit les fubfides de l'Allemagne; la Grande-Bretagne & l'Amerique feroient les feuls objets de fon attention. Plut à Dieu que la conduite de l'ORATEUR moderne, fut

fut telle que l'Auteur du TEST, viens de le dire! Il chanteroit le premier ses louanges. Il s'uniroit, dans ce cas, à tous ses vils adulateurs, & diroit comme eux d'un ton amphatique: le vrai Patriotisme vient de reparoître dans les Isles Britanniques; le père de la Patrie est à la tête des affaires.

Mais, jusqu'à ce que cette heureuse révolution arrive, peut-on ne pas être alarmé, lorsqu'on voit attaquer publiquement la liberté de la presse dans un Etat libre? Peut-on pousser l'insolence plus loin, que de disputer à un peuple libre, le droit d'examiner la conduite de certains Ministres, qui decroient, il ya quelque tems, celle de ceux qui occupoient les mêmes postes qu'ils ont aujourd'hui? Combien n'a-t-on pas vu paroître d'Ecrits faits à dessein de soulever le Corps respectable du peuple contre ceux qui étoient à la tête des affaires? Pourquoi ne veut on pas nous laisser jouir des mêmes Privilèges, dont ce fameux Orateur a joui lorsqu'il étoit simple particulier?

Quand le Ministère nous avertit de faire sur-tout attention, à l'irruption des troupes étrangères dans l'Allemagne, qu'il nous fait entendre que le Système de tout le Corps Germanique va être changé, & que la constitu-

tion de son Gouvernement va être détruite, quand on nous prie de faire attention à cette dangereuse crise, n'ayons nous pas raison de rejeter la maxime de l'intérêt accidentel comme une vérité incontestable, & de représenter qu'il est de la dernière conséquence de prendre tous les moyens nécessaires pour empêcher les François de faire une descente dans la Grande-Bretagne? Si la constitution de notre Gouvernement venoit à être changée, & le système détruit, la Maison de Bourbon ne trouveroit-elle pas le moyen d'établir cette Monarchie Universelle à la quelle elle aspire depuis si longtems? Mais nous espérons que tous ses efforts seront inutiles, & qu'un ou deux grands personnages dont la probité & les talents sont connus, feront echouer les ennemis dans leurs projets ambitieux.

P. S. L'Auteur du TEST a toujours regardé ses Antagonistes comme des gens qui ne meritent pas qu'on fasse attention à ce qu'ils disent: leurs réponses sont pitoyables. Il pourroit en citer plusieurs pour exemple; mais il se contente d'en rapporter une ou deux. Il commence par celle qu'ils ont faite à ce qu'il a dit au sujet de Demosthènes. Comme il avoit représenté dans une feuille précédente, cet Orateur comme un homme  
int-

intègre, & qu'il avoit dit qu'il n'avoit pas  
 preté long-tems les mains à une mauvaise Ad-  
 ministration, ces fades & ridicules Ecrivains  
 ont cité un fait particulier pour invalider son  
 assertion: ils ont dit qu'il avoit feint d'être  
 malade, dans une occasion où il auroit du  
 haranguer le Senat; & ils ajoutent d'un ton  
 goguenard, que sa maladie étoit une esqui-  
 nancie d'Argent, *Sylver Quinsy*; mais n'en  
 pourroit-on pas dire autant du fameux Orateur  
 Britannique? N'a-t'il pas eu la même maladie  
 que l'Orateur de la Grèce, toutes les fois qu'il  
 a refusé de se trouver au Conseil & au Parle-  
 ment?

L'Auteur du TEST avoit encore remarqué  
 que Cicéron n'avoit jamais cherché à élever  
 sa famille jusqu'au point de leur faire avoir les  
 emplois les plus considerables de l'Etat. Un  
 de ces fameux Ecrivains à cru le faire tomber  
 en confusion en disant que son frère avoit été  
 fait Consul; mais il n'a pas fait attention qu'il  
 n'avoit obtenu ce poste que quelques années  
 après que Cicéron eut été nommé Procon-  
 sul. L'Orateur Romain n'éleva pas tout d'un  
 coup son frère au poste eminent de Chef de  
 l'Amirauté sans avoir éprouvé ses talents au-  
 paravant. L'Auteur du TEST ne relevera point  
 quantité de minuties qui se trouvent dans leurs

feuilles: il leur laisse la satisfaction d'exercer leur genie sur les regles de la Grammaire & sur les PARTICULES.



## LE TEST VI.

---

*Multa me debortantur a vobis, quirités,  
ni studium rei publicæ omnia superet,  
opes factionis, vestra patientia, jus  
nullum.*

Salluste

ON a toujours regardé la vie d'un Auteur comme une guerre continuelle sur la terre. Mais de tous les Auteurs, il n'y en a aucun a qui cette maxime convienne mieux qu'à un homme qui traite de la Politique, parceque ses Lecteurs compatriotes sont Partisans de l'ancien Ministère ou du nouveau, ou sont Whigs ou Toris, ou enfin d'un parti ou d'un autre: & ce qu'il y a de plus fâcheux, chaque Lecteur voudroit qu'un Auteur écrive d'une manière conforme aux préjugés qui l'agitent.

Comme il y a autant de partis en Angleterre que je viens d'en nommer, il est impossible que l'Auteur du TEST plaise à tous ses Lecteurs. Peu lui importe; il a le bonheur d'être goûté de ceux qui ont le bien général en vue,

E. 5

parcequ'il est invariablement attaché à la verité & qu'il tâche d'établir une bonne harmonie entre les plus habiles Politiques qu'il voudroit employer à agir de concert, afin de rendre à la Nation cette bonne santé dont elle jouissoit autrefois, & de conjurer les malheurs prêts à l'écraser.

Tels sont les objets que l'Auteur du TEST se propose; tels sont les motifs qui l'ont engagé à prendre la plume. L'honneur & la prospérité de la Grande-Bretagne sont les deux seules choses qu'il ait à cœur: il n'a aucun attachement personnel, & regarde les places comme une chose fort indifferente. D'ailleurs il s'embarrasse peu que l'Orateur Britannique ou le dernier Secretaire d'Etat soit à la tête des affaires. Il fait que le premier s'est acquis l'affection du peuple, par ses manieres populaires, mais il n'est point la dupe de cette popularité. Quant au dernier, il n'a aucune raison de prendre sa defense: pendant que l'honorable Henri F—x a été Secretaire d'Etat, il ne lui a jamais fait faire ses complimens. Si l'on doit juger de l'avenir par le passé, le petit Auteur du TEST à tout lieu de croire que cet honorable Henri F—x en agiroit de même avec lui, s'il venoit à rentrer dans le Ministère. Mais changeons de langage & parlons dans la première personne.

Pour revenir au but que je me propose,  
J'ose

j'ose me flatter qu'on rendra un jour justice à ma pénétration dans la Politique. On avouera que j'ai eu raison d'avertir le Public qu'il ne resulteroit aucun avantage du systême Patriotique. Je souhaiterois m'être trompé, non seulement à cause du vif intérêt que je prend à ce qui regarde ma Patrie, mais encore pour ma propre satisfaction.

Il est à propos que je previenne mes Lecteurs que mon principal talent consiste à faire des Panegyriques; mais, malheureusement pour moi, je ne trouve aucun sujet pour exercer ce talent. J'ai examiné attentivement, pendant les deux derniers mois, la conduite du Nouveau Grand Homme, mais, excepté son attention à enrichir une famille particuliere, je n'ai découvert aucune action qui put servir de base & de fondement à un Panegyrique. Pour parler sincèrement, je ne peux m'empêcher de rire de mon embarras, quand je me vois tous les jours trompé dans mon attente. Je lis chaque jour dans les Gazettes & dans les Papiers Publics que nous sommes à la veille d'apprendre qu'on aura commencé quelques grandes entreprises: tous ceux que je rencontre me disent qu'on va frapper de grands coups. Je m'imagine presentement qu'on va faire voir de Marionettes, & je crois entendre crier à chaque instant: *Entrez, Messieurs, on va commencer*

mencer dans le moment. Quand ces Grands Personnages auront commencé leur jeu, je hazarderai alors quelques conjectures sur ce qui pourra arriver.

Il me semble que Mr. F—x a remis les sceaux le 13 Octobre dernier. Qu'est-ce qui s'est passé depuis ce tems-là? (a) On a disposé des places, on a parlé de grands projets; on a visité le fameux Orateur, on l'a félicité sur l'heureuse revolution qui venoit d'arriver, on la plaint sur ses indispositions, on la levé, on l'a couché &c. &c.

Je me resouviens d'avoir lu dans l'histoire de la vie d'un Ministre de France, qu'il avoit coutume de demander toutes les fois que la Poste arrivoit, qui étoit Secrétaire d'Etat en Angleterre. Un Ministre, zélé pour le bien Public, auroit cherché les moyens d'éviter cette ridicule instabilité, & d'établir l'Administration sur des fondemens solides afin de la mettre en état de poursuivre les mesures qu'elles auroit prises, au lieu de faire des distinctions frivoles entre l'intérêt réel & parmanent & l'intérêt immédiat & accidentel. Si l'Homme Montagne s'étoit proposé un objet si intéressant, qu'il eut travaillé à éteindre les dissensions,

(a) Ce N°. 6. parut en Anglois le 18 de Decembre 1756.

tions, & qu'il eut partagé l'autoirté avec les plus habiles Politiques, on auroit vu renaître cet ancien courage qui a rendu autrefois le nom Breton si redoutable sur mer & sur terre. Mais ses vues ne s'étendent pas si loin: content de se parer d'un extérieur de Patriotisme, il s'est occupé des moyens de faire tomber toute l'autorité entre les mains d'un petit nombre de Toris & il a pris pour pretexte un axiome qui dit que: *quo semel est imbuta recens servabit adorem testā diu.*

Perfuadé que le Public qui prend un vif intérêt à ce qui regarde la Patrie, sera charmé de connoître toutes les actions éclatantes du corps Patriotique, j'ai inferé à la fin de cette feuille, un Journal exact de tout ce qui s'est passé de plus intéressant dans cette Isle depuis deux mois.

ACTIONS MEMORABLES DU CORPS PATRIOTIQUE.

Première semaine. Lundi. Nous pouvons assurer le Public que Mr. Henri Fox a remis les sceaux, & qu'un fameux Orateur va être l'Homme Montagne de cette Nation.

Mardi, son frère fut nommé Chef de l'Amirauté.

Mercredi, il donna un emploi considerable à un autre de ses frères.

Jeudi, son troisième frère entra dans le Ministère.

Ven-

Vendredi, plusieurs de ses Cousins eurent des postes avantageux.

Samedi, on les fit changer de nom.

Seconde semaine. Lundi, il declara qu'il falloit supprimer la Lettre au Magistrat de *Kent*.

Mardi, il notifia qu'il prétendoit que tous les Membres de l'ancien Ministère fussent exclus du Gouvernement.

Mercredi, il dit à ses amis qu'il alloit prendre de vigoureuses mesures.

On ne fit rien le reste de la semaine.

La troisième semaine fut employée à envoyer des Messages de la part de la Cour & du Corps politique.

Quatrième semaine. Nous apprenons que l'Homme-Montagne a eu une attaque de goutte. On n'a fait aucune mention des affaires d'Etat pendant cette semaine.

Cinquième semaine. On n'a rien fait du tout.

Sixième semaine. Lundi. On annonça que le public devoit calmer ses craintes, parceque l'Homme-Montagne se portoit un peu mieux; il commençoit à remuer son petit-doigt.

Mardi. On a beaucoup parlé de vigoureuses mesures.

Vendredi. L'Amirauté a tenu un Conseil, mais on n'y a rien décidé.

Arti-

Samedi : on n'a rien fait.

Septième semaine. Lundi, on a donné des ordres pour faire embarquer promptement les Hanoveriens, & les faire repasser en Allemagne.

Mardi. L'Homme-Montagne a commencé à remuer ses deux mains, & nous espérons qu'il s'en servira bientôt.

Mercredi. Il s'est mis au lit.

Jeudi. Il mit ses souliers.

Vendredi. Il reçut une Députation des Toris, & il fut question d'un Traité.

Samedi. Tous les parens & amis de l'Homme-Montagne se ressemblerent chez lui. On apprit aussi que deux ou trois mille François étoient partis de Brest pour l'Amerique sous l'escorte de six Vaisseaux de guerre.

Huitième semaine. Traité conclu entre les Toris à *Cocoa-tree* & l'Homme-Montagne.

Article 1. Si l'on veut faire sa Cour à Mr. p—t, on ne rendra aucuns honneurs à Sa M—.

Article 2. On fera tout son possible pour rendre le nom H— odieux aux yeux du peuple, toutes les fois qu'il sera question du bien de l'Etat & de la gloire de la famille Royale.

Article 3. On fera declarer la prochaine Election pour la Province d'Oxford valide  
ou

ou illigitime, selon qu'elle s'accordera avec les intérêts de la Societé.

Article 4. L'Homme - Montagne fera un discours pathétique pour se retracter de ce qu'il a avancé contre les Jacobites.

Les articles secrets ne sont point encore connus.

NB. Voilà le seul Traité qui ait été fait depuis le 13 Octobre 1756 jusqu'au 18 Décembre.

Vendredi. L'Homme - Montagne refusa les sceaux.

Samedi. Il les accepta. Une certaine personne s'affit ce jour-là dans son Cabinet pendant qu'il étoit de bout.

Neuvième semaine. Seconde attaque de goutte.

Mardi. Les douleurs furent un peu diminuées; il remua le gros orteil.

Mercredi. On expédia des ordres pour faire prendre des quartiers d'hyver aux Hessois.

Jeudi. Le Chevalier Jean — fit quelques mouvemens de tête à *Cocoa-tree*, ce qui fit faire de grandes reflexions.

Vendredi. Tout respira la joie à *Cocoa-tree*. Le Chevalier Jean — donna un beau repas & dit qu'il croyoit qu'il étoit tems de travailler aux affaires de l'Etat.

Samedi. On ne tint point de Conseil & on ne  
pro-

proposé aucun plan d'operations; mais le Nouveau Grand Homme dit que, comme Fabius, il vouloit sauveur sa Patrie en temporisant, quoique les circonstances presentes parussent demander de la force & de la vigueur.

Voilà un détail exact des plus beaux exploits du Corps Politique, & des mesures vigoureuses qu'il a prises depuis deux mois. Mais ces fameux Politiques ont ils cru de telles mesures propres à sauver la Nation prête à succomber sous le poids des malheurs qui l'accablent? Les François ne pourroient ils pas tenter une discente dans les Isles Britanniques, lorsqu'il n'y aura plus de Troupes étrangères dans les trois Royaumes? Qui pourra les empêcher d'exécuter leurs projets ambitieux?

Mr. De Montesquieu dit fort judicieusement qu'un *Gouvernement libre, c'est-à-dire toujours agité, ne sauroit se maintenir s'il n'est par ses propres Loix capable de correction.* Or on ne peut nier que la Grande-Bretagne ne puisse aujourd'hui retablir les premiers principes de sa constitution, & reformer tous les abus qui ont été la source & la cause de tous ses malheurs. Mais si, au lieu de travailler efficacement à cette reforme, on passe le tems à chercher les moyens de s'assurer les emplois les plus lucratifs, le peuple n'a-t-il pas lieu

de faire les réflexions les plus serieuses sur sa triste situation, surtout lorsqu'il voit que la France fait tous ses efforts pour detruire entierement la Grande-Bretagne?

Pour moi, je l'avouë ingenuement, je plains sincerement le sort de cet Auguste Prince qui ajoute un nouveau lustre à la Couronne Britannique: sa situation me touche, si je peux m'exprimer ainsi en parlant de la Majesté du Trône, & je suis persuadé qu'il n'y a personne pour peu qu'on réfléchisse, qui ne gemisse de voir la Royauté dans la detresse. En effect qui ne seroit touché de voir, sur la fin d'un regne si glorieux & si équitable, le Trone assiégré par une troupe de Janissaires qui ne rougissent point de se faire passer pour les *défenseurs* & les *gardiens des Libertés de l'Angleterre*.



## LE TEST VII.

*Quos ego — sed motos præstat componere  
fluctus*

Virgile.

J'Avois deſſein de traiter aujourd'hui fort au long, de l'eſprit de parti, & de faire voir l'empire qu'il a ſur l'eſprit de l'homme, & combien ſes effets ſont dangereux. Je me propoſois de prouver que la faction cauſera tôt ou tard la deſtruction entière de la nation; mais toute reflexion faite, j'ai renvoyé cette matière à un autre tems, & je me ſuis déterminé à inferer dans cette feuille, la Lettre ſuivante: un Lecteur judicieux y decouvrira facilement une grande analogie entre les diſſentions domeſtiques d'une famille particulière & les affaires importantes de la nation.

L E T T R E  
A L'AUTEUR DU TEST.

Monſieur

Le Spirituel Mr. Fitz-Adam a inferé dans le *World* de la ſemaine dernière (a), une hiſtoire

(a) Ce nombre a été écrit en Anglois le  
25 Decembre 1756.

F 2

toire des malheurs domestiques, assez bien imaginée suivant moi. Il me semble qu'elle est l'effect d'une imagination vive dirigée par un jugement droit. Comme je n'ose me flatter d'avoir ces beaux talents, je représenterai, d'après mon Auteur, la triste situation où des querelles & des dissensions domestiques ont réduit ce bon vieux Mr. St. George. Je n'entreprendrai point de tracer dans ce Portrait, les traits hardis d'un pinceau délicat qu'on admire dans le *World*: j'exposerai simplement la chose. Je commence sans préface & sans apologie.

Mr. St. George étoit un riche Marchand dans *Thames-street*, & un des plus honnêtes hommes qu'on puisse voir. Il avoit embrassé toutes les branches du Commerce, quoiqu'il donnât la plus grande attention aux Manufactures des étoffes de Laine. Ses Correspondants répandus dans toutes les parties du monde de commercant, ont toujours eu beaucoup de confiance en lui, jusqu'à ce que les pertes qu'il a faites, lui aient fait perdre son credit. Il a été malheureux: il avoit beaucoup d'effects dans l'Isle de Minorque, qu'il il a perdu, lorsque cette Isle est passée sous la domination des François. Il a fait aussi des pertes considerables en Amerique. Ce Mr. St.

St. George est trop bon pour son domestique & ne hait rien tant que les dispntes: cette trop grande bonté lui a été funeste; ses Domestiques en ont abusé, & l'on est persuadé que leur négligence & leur mauvaise conduite ont été les principales causes de son discredit.

Une vieille femme à qui il donnoit de bons gages, tenoit le premier rang parmi les domestiques; mais peu économe, elle a dissipé une partie de ce qu'elle gaignoit & une partie des biens de son Maître. Elle aimoit la bonne chere & traitoit bien les domestiques des étrangers: elle s'acquitt par ce moyen, un nom parmi eux. Mais cette femme étoit si paresseuse & d'un temperament si nonchalant, qu'elle négligeoit toutes ses affaires, & laissoit faire aux autres domestiques ce qu'ils vouloient, de sorte que tout étoit en confusion dans la maison, sans ordre & sans arrangement.

Le vieux Mr. St. George s'appercevoit de ce desordre; mais il étoit si attaché à cette vieille femme qu'il n'osoit lui rien dire: bien plus; il ne pouvoit rien faire sans la consulter: il avoit tant de confiance en elle, qu'il lui confioit son argent, ses billets, ses Lettres de change &c. On comprend aisément

qu'une femme de ce caractère n'étoit guere propre à conduire les affaires de ce Marchand sur lequel un Manufacturier d'Allemagne tira il n'y a pas long tems une Lettre de change très considerable.

Mr. St. George étoit juge de paix & avoit un nommé Philippe pour Clerc. Ce Philippe étoit fort entendu dans les affaires, mais il passoit pour aimer la chicanne: il faisoit durer le plus qu'il pouvoit les procès de ceux qui se presentoient devant lui, & laissoit soupirer long-tems, les pauvres plaideurs après un jugement définitif sur l'affaire la plus simple. Souple, insinuant, il se menageoit par toutes sortes de moyens les bonnes graces de la vieille femme, avec laquelle il regloit ordinairement les affaires domestiques de Mr. St. George. Comme les intérêts de son Maître la rouchôient peu, le Sr. Philippe faisoit fort bien ses affaires.

Harry fut en premier lieu, mousse d'un Vaisseau de guerre, mais il changea peu de tems après ce genre de vie & entra en service. Naturellement mauvais sujet, il fit plusieurs Maîtres dont il ne put obtenir un certificat de vie & de mœurs: la plupart des laquais le meprisoient si fort, qu'ils ne daignoient pas même lui parler. Ce jeune garçon,

gon, assez intrigant, fit connoissance avec la vieille femme qui le prit en affection, & le chargea de la *Taille*.

George fit un long voyage sur mer; mais lorsqu'il fut de retour de ce voyage, Philippe le fit entrer au service du bon vieux Mr. St. George & lui donna inspection sur les bate-liers. Cette place l'obligeoit de veiller à l'entretien des ports, de faire travailler dans les chantiers & de prescrire aux Mariniers la route qu'ils devoient tenir. Mais, au lieu de vacquer à ces affaires, il passoit tout son tems à *Prince Arthur's Head* avec les joueurs, les fillous &c. Il faut cependant lui rendre justice; il s'y est toujours bien conduit.

Voilà les principaux domestiques de Mr. St. George. Henri & Will tenoient le second rang. Henri, que je nomme ainsi, afin de ne le pas confondre avec Harry dont je viens de parler, passoit ordinairement son tems à ele-ver des coqs pour le combat, à fumer & à faire la chasse aux renards & Will avoit été Cavalier dans sa jeunesse. Ces deux hommes, ennuiés de ce genre de vie, se determinerent à entrer en service. Mr. St. George les prit chez lui. Henri eut inspection sur les Gardes-chasses, & Will fut chargé de leur payer leurs gages. Mr. St. George regarda

ces deux nouveaux domestiques comme les deux plus habiles qu'il eut dans sa Maison, & ils l'étoient réellement. Attentifs à la conduite des domestiques du premier rang, ils gémissoient de voir que leur Maître fut si mal servi. Will, persuadé que la négligence de la vieille femme causeroit tôt ou tard la destruction de la maison, épioit sa conduite & cherchoit tous les moyens possibles de la supplanter. Il se levoit ordinairement de grand matin, passoit dans la salle des domestiques, & prenoit garde à tout. S'il appercevoit quelque défaut dans la conduite des autres, il les leur reprochoit. Il étoit éloquent : on n'en doit point être surpris, il alloit souvent à *Bilingsgate* pour prendre des leçons des postar-des.

Henri, qui étoit aussi actif que Will, quoique moins éloquent, lui proposa un jour d'agir de concert avec lui pour faire connoître la mauvaise Administration de la vieille femme; mais Will rejetta cette proposition, parcequ'il avoit formé une cabale avec les domestiques du petit fils de Mr. St. George. Ce refus déterminâ Henri à accepter les propositions que la vieille femme lui fit lesquelles consistoient à le charger d'écrire par la suite les Lettres aux Correspondants que Mr. St. Geor-

ge avoit dans les pais étrangers. La chose étoit presque faite, ce qui faisoit d'autant plus de plaisir à Henri, qu'il se flattoit de prévenir les malheurs qui étoient prêts à fondre sur la maison de Mr. St. George; mais la vieille femme qui avoit d'autres vues, passa plusieurs nuits avec Philippe & George, sans que Henri fût ce qui se tramoit.

On commença peu de tems après, à se plaindre ouvertement. Mr. St. George en fut informé dans le tems qu'il étoit occupé à dresser un compte très embrouillé avec un Marchand François qui lui avoit fait beaucoup de tort, & qui, malgré cela, le menaçoit à toutes les postes, de sevir contre lui. Mr. St. George, que de tels procedés avoient piqué au vif, donna procuration à plusieurs de ses clercs, avec ordre de commencer la procedure contre le Marchand François, & de mettre arrêt sur ses effects. Mr. St. George n'en vint à ces extrêmités qu'après y avoir été forcé par les mauvaises manières du Marchand François qui l'avoit menacé de faire mettre le feu à sa maison & de la reduire en cendre.

De telles menaces firent impression sur l'esprit du Marchand Anglois qui comptoit passer le reste de ses jours dans la paix & la tranquillité. Il consulta son fils, le plus habile

jurisconsulte du *Temple*, & qui avoit très bien conduit il y a quelques années, un procès de la dernière conséquence. Ce cher fils, console son respectable Père, & lui promet de se charger de cette affaire qu'il vouloit conduire avec autant de prudence qu'il avoit fait la première. Cette demarche faite, Mr. St. George pourvût à la sureté de sa maison, & fit venir une pompe de sa maison de Campagne, afin d'éteindre le feu, si quelqu'un venoit à l'y mettre.

Will, informé de ce qui se passoit, fut le plus ardent de tous les domestiques, à s'opposer à ces prudentes mesures, & Harry eut l'impertinence de se recrier contre les précautions que Mr. St. George prenoit pour prévenir les malheurs dont sa maison étoit menacée. On n'en doit point être surpris; ce Harry a toujours été un fort mauvais sujet. Il goutoit ordinairement avec le doigt aux fauces qu'il servoit à son Maître. S'il portoit une lanterne la nuit devant lui, il la tenoit de façon qu'elle devenoit inutile. Cet homme n'auroit jamais du sortir de son premier état.

Telle étoit la situation des affaires lorsque Henri voiant que la cabale de la vieille femme prevaloit & que la maison de Mr. St. George étoit menacée d'une destruction entière,

rière, demanda la permission de se retirer, afin de se mettre à couvert du reproche qu'on auroit pu lui faire d'avoir contribué à des malheurs dont il ne pouvoit arrêter le torrent. Il protesta à son Maître qu'il l'aimoit tendrement, que s'il se faisoit certains changemens, il rentreroit volontiers à son service. A peine se fut il retiré qu'il regna une confusion générale dans la maison. La vieille femme, Philippe & George, persuadés qu'ils étoient les principales causes des malheurs qui fondoient sur cette maison, demanderent également la permission de se retirer. La vieille femme supplia, les larmes aux yeux, son Maître de ne lui donner que ses gages; mais elle ne parloit pas sincèrement, car on dit, & c'est une chose certaine, qu'elle a obtenu une bonne pension sur les biens de son Maître, avec des titres honorables pour son neveu.

Will étant venu a bout de ses fins, commença à rire sous cape. Il étoit bien persuadé que Mr. St. George le mettroit à la tête de ses affaires, mais il vouloit se faire prier. Son Maître ayant appelé quelqu'un, mais sans le nommer, Will se donna bien de garde repondre. Ayant entendu une seconde fois la voix de son Maître qui crioit de toutes ses forces: *Will*, *Will*, il courut à lui, & lui dit qu'il seroit son

son possible pour éteindre le feu qui consumoit la maison, s'il vouloit le charger de la Correspondance étrangere, & nommer son frère pour prendre soin de ce qui regarde la pêche. Il mit encore quelques conditions & demanda surtout qu'on renvoiat la pompe qu'on avoit fait venir, alleguant pour raison que ceux qui faisoit agir cette pompe, avoit volé un mouchoir. Mr. St. George fut obligé d'obéir sur le champ, quoiqu'il fut d'un avis contraire. Will ayant obtenu ce qu'il demandoit, retourna dans une des maisons de son Maître, & se mit au lit, disant qu'il étoit bien malade.

Pendant que ceci se passoit dans l'intérieur de la maison, le peuple s'assembla autour de cette maison, & au lieu de travailler à arrêter les progrès des flammes, demanda par où il falloit commencer. Cette assemblée tumultueuse blama hautement la conduite de la vieille femme, chercha à amuser Philippe & George, & Henri encouru leur disgrâce parcequ'il demouroit dans la même maison. Plusieurs prenoient plaisir à voir transporter la pompe; mais l'historie du mouchoir faisoit beaucoup de bruit: on entendoit crier de tous côtés contre le filou ou le *Pickpocket*.

Ce changement fit une revolution dans l'esprit

prit du peuple : l'air rétentissoit de tous côtés des cris d'acclamations : vive Will crioit on de toutes parts. Chacun s'empressoit à faire son éloge. *C'est un homme désintéressé*, disoit l'un : *je le sais*, disoit l'autre, *car il a refusé un petit ecu qu'un étranger vouloit lui donner. S'il est si désintéressé*, disoit un autre, *il est capable d'éteindre le feu qui consume la maison*. Ces discours étoient suivis d'acclamations de joie & de souhaits pour la santé de Will.

Pendant que ceci se passoit dans la Chambre des domestiques, Henri prit un baquet plein d'eau pour arrêter les flames qui faisoient à chaque moment de nouveaux progrès ; mais Will l'ayant apperçu par la fenêtre du grenier, commença à crier de toutes ses forces : *Que veut faire ce coquin là ? Laisse ton baquet & retire toi ? Est-ce que tu veux détruire la maison de fond en comble : j'aime-rois mieux que toutes les maisons de cette rue, fussent reduites en cendres, que de travailler avec ce coquin là*. Après ce beau discours Will fut trouver son Maître, & lui dit qu'il ne se chargeroit pas de sa correspondance étrangere a moins qu'il ne lui laissât la liberté de choisir les autres domestiques.

Pen-

Pendant ce tems-là, une multitude de peuple s'assembla au coin de la ruë. Les principaux de cette assemblée étoient un Marchand d'une ruë voisine, un Whig au parti duquel Mr. St. George a toujours été fort attaché, un Tori & un bon citoyen. „ Mr. „ St. George, me doit beaucoup, dit le „ Marchand: mes amis lui ont prêté beau- „ coup d'argent sous ma caution. Je serois „ charmé qu'il fut en état de me payer. Car „ à vous parler franchement, je serois fâché „ de le voir sitôt obligé de faire banquerou- „ te, parceque je gagne quelque chose avec „ lui. S'il vouloit donner — pour cent, je „ soutiendrois encore quelque tems son cre- „ dit. Voilà tout ce que je peux faire pour „ lui; car il n'y a pas lieu d'esperer que ses „ affaires se rétablissent jamais, soit que Henri „ ou Will soient à la tête de son Commerce. „ Je vous demande pardon, dit le Tori: „ si Will prenoit soin de ses affaires, elles „ se rétabliroient bientôt, parcequ'il retran- „ cheroit toutes ces depenses inutiles & su- „ perflues qui l'obèrent. On ne reverroit „ jamais cette machine qu'il avoit fait ve- „ nir de la Campagne & qui lui a couté „ tant d'argent. — Pour moi, dit le Whig, „ je

29 je serois bien aise que ce bon homme  
 29 fut brulé dans son lit. Si le feu n'est  
 29 pas éteint, c'est sa faute: puisque Will  
 29 ne fait rien, pourquoi ne reprend-il pas  
 29 Henri? Je souhâiterois de tout mon cœur,  
 29 que ce pauvre garçon reprit son baquet  
 29 plein d'eau & qu'il le jettat dans le feu.  
 29 — Dieu vous damne, avec toutes vos dis-  
 29 putes, s'écria le bon citoyen: ne voiez vous  
 29 pas les progrès que font les flammes? — Ap-  
 29 pellez les voisins, & que chacun travaille  
 29 de son côté: toute la ville va être reduite  
 29 en cendres. — Pour l'amour de Dieu,  
 29 laissez-là toutes vos disputes, & arrêtons  
 29 les progrès rapides des flammes le plutôt  
 29 que nous pourrons. Il est encore tems.  
 29 Comme on a fait retirer la vieille femme  
 29 & ses amis qui avoient malheureusement  
 29 mis le feu à la maison, on peut encore  
 29 l'éteindre si on veut agir de concert &  
 29 ne plus s'occuper des disputes de Will &  
 29 de Henri.

Je ne fais point encore quel effect ce dis-  
 cour aura produit sur l'esprit de Will. Mais  
 s'il ne travaille pas efficacement à éteindre  
 le feu, on peut dire que c'est un mauvais su-  
 jet. Pour moi je plains réellement ce bon  
 Mr. St. George: je suis fâché qu'il ait de si  
 mau-

90      L E T E S T      V I I .

mauvais domestiques: il seroit à souhaiter qu'on reprimât l'insolence de ces coquins qui abusent des bontés de leur Maître. Je suis persuadé que le TEST n'approuvera point leur conduite

Je suis

Monsieur

Votre très-humble & obéissant  
Serviteur

JEAN TELLTRUTH.

P. S. Le feu n'étoit pas encore éteint vers les dix heures du matin: on dit même que Will ne pense pas à arrêter les progrès des flames. Il se contente de promettre beaucoup, mais je ne fais à quoi toutes ses promesses aboutiront. Dieu conserve le bon Mr. St. GEORGE.



LE TEST VIII.

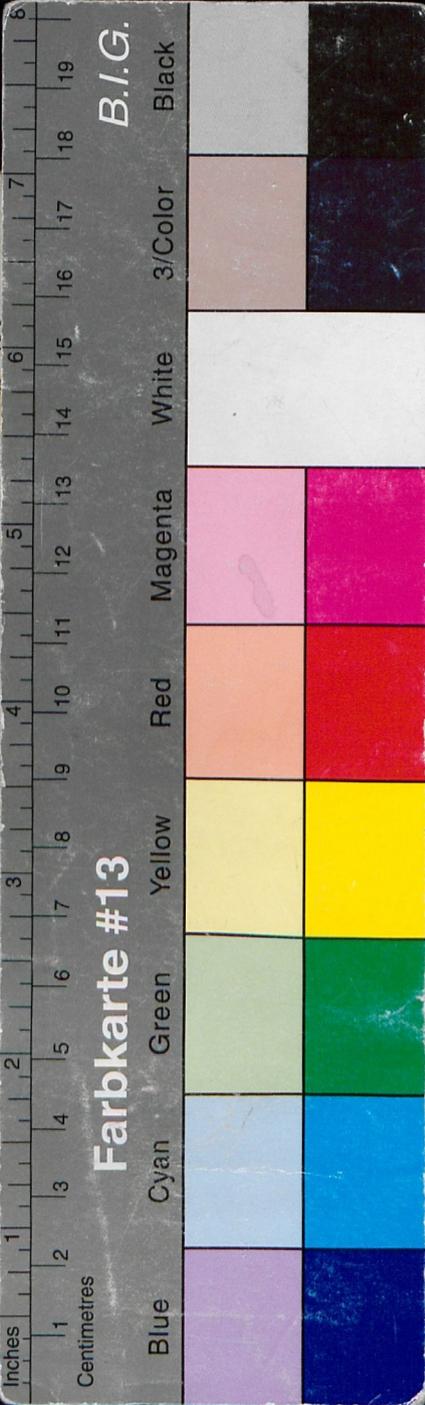
150742

X 2477434

12

N<sup>o</sup> 8





LE TEST,  
OU  
CRITIQUE  
DU  
NOUVEAU MINISTÈRE  
BRITANNIQUE,  
OUVRAGE  
TRADUIT DE L'ANGLAIS.



A LA HATE,  
De l'Imprimerie de H. SCHEURLEER, F. Z.  
& se trouve à Berlin, chez Etienne de  
Bourdeaux, & à Francfort, chez  
les Frères van Duren.  
M.D.CC.LVII.